

**Considérations et conjectures sur les fonctions et les maladies des nerfs ...  
/ Ouvrage traduit de l'anglois.**

**Contributors**

Musgrave, Samuel, 1732-1780.

**Publication/Creation**

Bouillon : Soc. Typographique, 1780.

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/km6wh6q2>

**License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>





38137/A

CONSIDÉRATIONS

ET

CONJECTURES

SUR

LES FONCTIONS

ET

LES MALADIES DES NERFS:

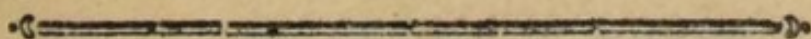
*PAR M. LE DOCTEUR MUSGRAVE.*

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS.



A BOUILLON,

AUX DÉPENS DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

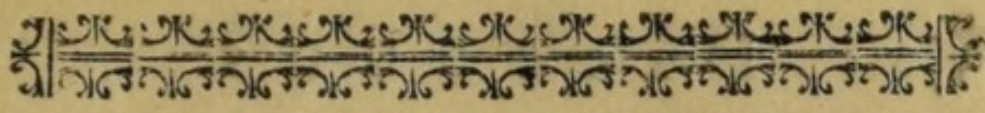


M. D C C. L X X X.



308557





# DISCOURS

PRÉLIMINAIRE

SUR

L'OBJET

DE CET OUVRAGE.

*P*armi les phénomènes de l'économie animale dans l'état sain , aucuns ne présentent autant de difficultés pour leur explication que ceux qui tiennent aux fonctions des nerfs : & dans l'état malade , par une conséquence naturelle , il y a beaucoup d'obscurités & de conjectures. On seroit injuste si l'on en arguoit contre les Médecins ou contre la médecine. Les anciens manquoient des lumières nécessaires pour pénétrer les mystères de la nature ; ce n'est



que depuis peu de temps que les expériences accumulées , les observations répétées , & la bonne philosophie ont ouvert une route qui peut-être , nous conduira à une bonne étiologie des maladies nerveuses. Cette espérance ne paroîtra fondée qu'à ceux qui sont instruits des grandes découvertes de la physique & de la chymie moderne. Quoique nous ne puissions pas nous flatter d'avoir pénétré le secret de la nature , ces sciences nous ont fourni des traits de lumière , qui , au moins , nous autorisent à tenter des découvertes ultérieures , pourvu que nous distinguions toujours ce qui est conjecture de ce qui est certitu de.

En analysant de cette façon plusieurs ouvrages publiés depuis peu sur les fonctions des nerfs , ou sur leurs maladies , ils nous paroissent des essais



qui ne doivent point être négligés ; jamais les Médecins n'ont eu autant d'avantages pour développer ces mysteres , & jamais ils n'ont eu autant d'occasions de multiplier leurs expériences & leurs observations.

Sous ce point de vue , tous les Médecins liront avec intérêt un *Essai* publié par un *Anglois* , dans lequel on trouvera les maladies présentées dans un nouveau jour : avant de parler de l'ouvrage & de son but , il sera bon de faire connoître l'auteur. M. Samuel Musgrave est petit-fils de Guillaume Musgrave , auteur très-connu en médecine par ses traités latins sur les affections arthritiques. Le premier a publié à Londres , en 1776 , les deux ouvrages suivans , dont nous avons pris plaisir à réunir la traduction. Dans le premier , il établit une nouvelle doc-



trine qu'il rend générale pour toutes les maladies. Comme nos fonctions dépendent de l'influence des nerfs, par une conséquence naturelle, il établit que toutes les maladies ont leurs principes dans les affections nerveuses.

C'est peut-être trop étendre l'empire des nerfs : mais si c'est une erreur, on trouvera dans la manière dont elle est présentée des faits & des observations intéressantes mises dans un nouveau jour ; l'auteur a trouvé dans la théorie ordinaire du vice des humeurs, tant de difficultés à rendre raison de certains phénomènes des maladies ; & , d'un autre côté, de si grands effets dépendants sûrement du vice de l'influence des nerfs, qu'il s'est arrêté à cette dernière cause, & qu'il l'a présentée comme la source des maladies, même de celles qui nous paroissent les



*plus humorales. Pour tirer un plus grand avantage de ce plan de pathologie, il est utile de marquer le point où sont parvenues nos connoissances sur les fonctions des nerfs.*

*La sensibilité prise en général est la faculté d'appercevoir les objets extérieurs sous quelque rapport. L'homme les connoît sous cinq rapports, qui sont les sens externes. Des êtres plus parfaits peuvent les connoître sous plus de rapports. Cette faculté précieuse qui distingue l'animal de tous les corps inanimés dépend des nerfs. Il n'y a qu'eux de sensibles, & toutes les parties de l'animal n'ont de la sensibilité que par eux. Si l'on pouvoit imaginer un animal sans nerfs, ce seroit une statue sans sentiment & sans mouvement, qui n'auroit que les propriétés communes à la matiere. Ce sont donc*



*les nerfs qui portent par-tout le sentiment & le mouvement. Mais , par quelle organisation sont-ils doués de cette admirable propriété ? C'est sur quoi nous n'avons encore que des conjectures , & il est probable que les hommes seront toujours réduits à cette ressource ; car , par sa nature même , la source du sentiment ne doit pas être soumise à nos sens ; elle les affecteroit continuellement ; elle troubleroit , elle anéantiroit les sensations. La source du sentiment doit donc être nécessairement hors de la portée de nos sens ; que cet obstacle n'empêche pas nos recherches. Combien de découvertes n'a-t-on pas faites sur des substances qui présentent les mêmes difficultés ? D'ailleurs , nous ne manquons pas de faits qui nous présentent des moyens de vaincre ces difficultés.*



Tout ce qui intercepte la communication des nerfs avec le cerveau , enleve la sensibilité & la mobilité volontaire qui est toujours une suite de la sensibilité. C'est de cet organe que découle le principe de la sensibilité. Cette vérité a été mise tant de fois dans le plus grand jour , qu'on ne peut plus en douter. Mais quel est le mécanisme par lequel les nerfs donnent de la sensibilité ? Voilà une question qui tient encore à cette philosophie cartésienne , qui vouloit trouver des raisons mécaniques de tout. Ne pourroit-on pas dire que les nerfs sont sensibles par leur nature , comme les muscles sont irritables , comme tous les corps sont graves ? Mais ce seroit admettre des qualités occultes sur un objet qui nous permet d'aller beaucoup plus loin. On ne peut se fixer qu'à deux idées sur le



*problème intéressant de la sensibilité ; elle réside ou dans les enveloppes des nerfs , où dans leur tissu médullaire. Il est démontré que ce n'est point dans leurs enveloppes , puisque bien des nerfs en sont dépourvus là où ils exercent le sentiment. Bien d'autres raisons s'opposent à admettre cette hypothèse. C'est donc la substance médullaire des nerfs qui est l'organe du sentiment , en se propageant , & en se divisant en une infinité de ramifications, elle répand cette qualité dans toutes les parties.*

*Suivons cette méthode analytique , elle nous conduira à des certitudes sur un objet impénétrable à nos sens. Il ne s'agit que de multiplier les données , & d'en tirer tout l'avantage possible. L'anatomie peut-elle nous éclairer sur la nature & la composition de la substance médullaire des nerfs ? On*



trouve dans le tissu de cette substance des filets très-tenus & très-déliçats qui se propagent en se divisant , en traçant une infinité de ramifications , qui se portent par-tout , qui forment des entrelacements irréguliers , qui quelque-fois se réunissent & se séparent de nouveau , qui communiquent les uns avec les autres dans toute l'étendue de la machine. La substance médullaire de quelques nerfs est si molle , que l'on ne peut y découvrir exactement cette organisation fibreuse ; mais on la voit très-distinctement dans quelques parties du cerveau , dans la moëlle épiniere & dans tous les nerfs. Nos sens ne s'arrêtent point encore là ; nous pouvons pénétrer plus avant dans le tissu de ces organes. Tous les nerfs sont formés de la substance médullaire du cerveau , ou de celle de l'épine ; or , le



sang est porté au cerveau & à l'épine par de grandes arteres. Seroit - ce en vain que ces organes recevroient à peu près le tiers de la masse du sang? N'auroit-il d'autre usage que de revenir par les veines qui different ici de celles des autres visceres. A quoi serviroit cette division des arteres que l'on voit dans la substance corticale du cerveau, puisque l'on ne peut pas douter qu'elle soit vasculaire; il est naturel de conclure qu'il se fait dans le cerveau une sécrétion particulière d'un fluide inconnu qui imbibe ou qui arrose le tissu des nerfs & le parcourt pour être l'organe du sentiment & du mouvement. On pourroit appuyer cette conjecture d'un si grand nombre de faits & de raisonnements, qu'il faudroit être pyrrhonien pour douter de son fondement. Je sais que ce n'est



que reculer la difficulté, parce que l'on demandera comment ce fluide, quoique matériel, est l'organe du sentiment, du mouvement, enfin la source des fonctions intellectuelles. On pourra former des objections sur le mouvement de ce fluide, opposer des doutes sur son économie en général, sur sa nature, sur ses fonctions dans les différents nerfs, puisque les uns ne sont frappés que des sons, d'autres seulement par la lumière, d'autres par les matières odorantes, &c. On pourra demander quelle différence il y a dans le tissu de chacun d'eux, pour exécuter ces différentes fonctions. Si nous sommes de bonne foi, nous avouerons que ces questions sont insolubles jusqu'à présent, mais une vérité n'en détruit pas une autre ? en accusant notre peu de lumières, en rejetant les fictions



que l'on trouve sur ces objets dans la plupart des livres de physiologie , nous ne pouvons mettre en doute l'existence d'un fluide qui vivifie l'économie animale , qui constitue les facultés intellectuelles , puisque toutes ont leur source dans la sensibilité , qui lie enfin le physique au moral. Ce même fluide devient la source des mouvements qui dépendent de la volonté ; car la volonté est toujours l'effet médiat ou immédiat d'une sensation. Un être qui seroit dépourvu de sensibilité , eût-il les organes du mouvement volontaire , c'est-à-dire , les muscles en liberté , cet être n'auroit point de mouvement volontaire , puisque n'ayant point de sensibilité , il n'auroit point de volonté , ce qui prouve invinciblement que les mouvements de cette classe ont leur source première dans la



*jenfibilité. Je ne parle pas des mouvements automatiques & involontaires, comme celui du cœur, de la respiration dont la source tient à d'autres causes. Oserons-nous à présent tenter de déterminer la nature de cette substance qui donne la fenfibilité & l'organisation par laquelle il fe prépare, comment fes affections produifent des représentations intellectuelles des objets qui ont frappé les fens d'une manière appropriée à chacun de ces organes ? C'eft ici que nous fommes livrés aux conjectures, & tout ce que nous avons dit n'a fait que reculer la difficulté ; car le fluide des nerfs, quelque tenu qu'il foit, eft toujours de la matière ; il eft cependant la fource des perceptions ; le fluide des nerfs eft-il donc fufceptible de perceptions ? Voilà ce qu'il faudroit prouver pour établir*



*solidement le système intellectuel. Les métaphysiciens n'ont pu pénétrer jusques-là, c'est de la médecine; c'est-à-dire, de l'observation des fonctions du cerveau dans l'état sain & dans l'état malade que l'on pourra obtenir quelques éclaircissements sur ce point. Mais arrêtons-nous au physique, & tâchons de donner quelques idées sur la nature du fluide animal. Ce ne sera que par des analogies que nous pourrons y parvenir. L'infinie ténuité de la matiere de la lumiere, sa mobilité, celle du fluide électrique, les effets étonnants de ce fluide, l'action de la matiere magnétique, les phénomènes de la torpille, la nature du phlogistique; celle des émanations connues sous le nom de gas: tout cela rapproché & comparé avec les phénomènes de l'économie animale, ne*

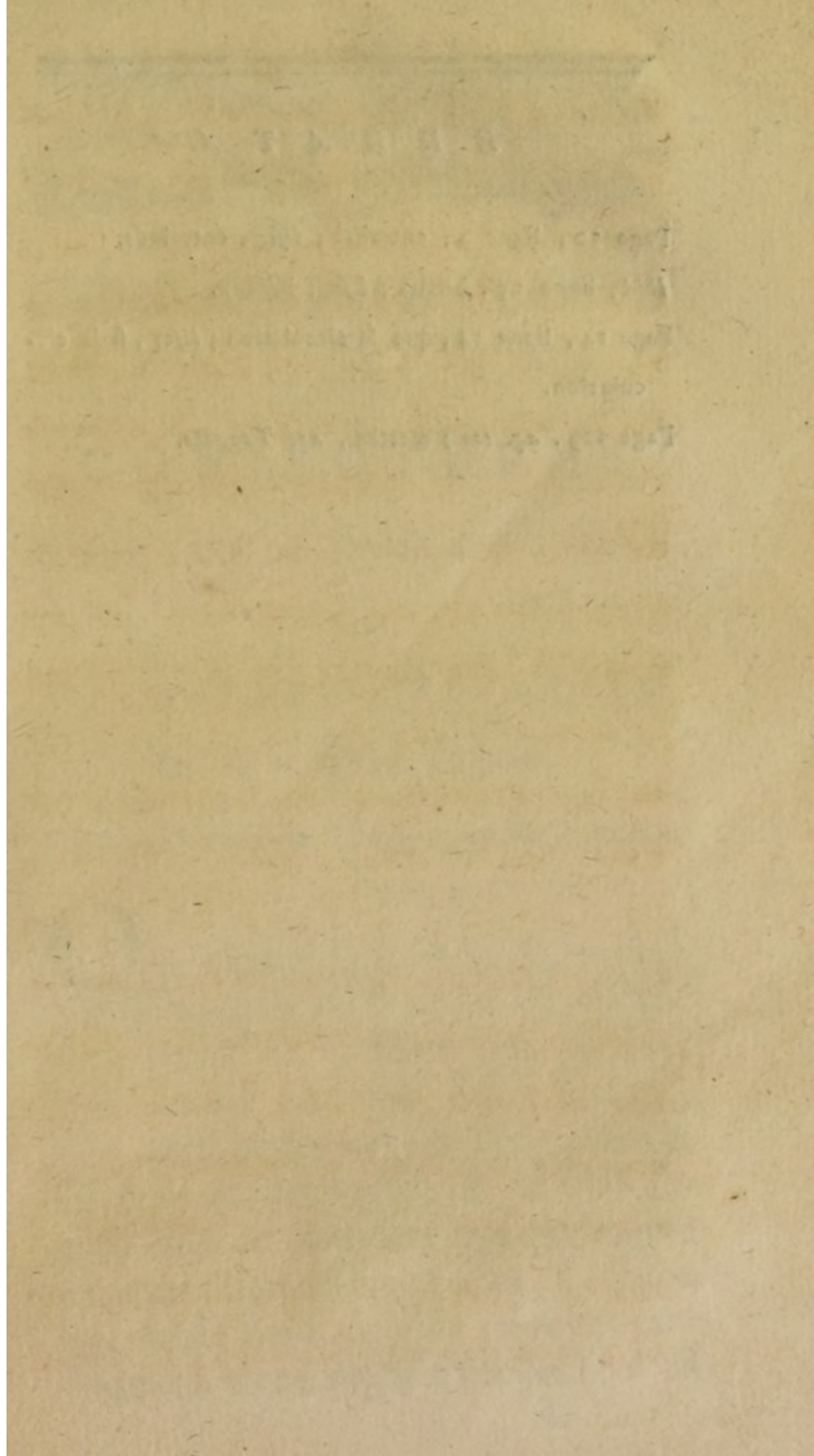


peut-il pas répandre quelques lumières sur l'existence d'un esprit animal ? On trouve encore dans l'analogie des animaux & des végétaux de nouvelles preuves de l'existence de ce fluide vivifiant, séparé dans le cerveau & porté par les nerfs dans toutes les parties du corps. Je me persuade que cet esprit est le moyen d'union entre le corps & l'ame ; il est la source des facultés intellectuelles , puisqu'il donne la sensibilité & la vie ; il est nécessaire pour l'exécution de toutes les fonctions ; elles portent l'empreinte de ses qualités , & ses altérations ne peuvent manquer d'influer sur leur économie. Voilà la base du système qu'il falloit connoître pour pénétrer les vues de M. Musgrave. D'après cela , on pourra sentir la valeur de ses réflexions , & on y trouvera des idées neuves



## XX DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

dignes de l'attention des philosophes qui ont banni de la médecine les dogmes plus reçus que bien fondés des mécaniciens qui recourent toujours aux vices des solides & des fluides , pour rendre raison des maladies & de leurs symptômes. Le second ouvrage contenu dans ce volume , & qui se trouve à la suite de ces Conjectures sur les maladies des nerfs , est un essai sur la nature & la cure de la fièvre appelée vermineuse. M. Samuel Musgrave décrit cette maladie comme il l'a vue dans le pays qu'il habite , & il indique le traitement qui lui a le mieux réussi. Quoique ce traitement ne puisse pas être adopté exclusivement dans tous les pays où regnent des fièvres vermineuses , il sera avantageux de recueillir les faits dont l'auteur est un témoin digne de foi.





---

E R R A T A.

Page 10 , ligne 9 , entraîné ; *lisez* , entraînés.

*Ibid* , ligne 25 , bileux ; *lisez* , bilieux.

Page 14 , ligne 14 , que la circulation ; *lisez* , si la circulation.

Page 109 , *aq. ten* ; mettez , *aq. Tanacet.*





# CONSIDÉRATIONS

ET

CONJECTURES

SUR LES FONCTIONS

ET

LES MALADIES DES NERFS :

*Par M. le Docteur Musgrave.*

Ouvrage traduit de l'Anglois par M. Lacombe.

**O**N répète fans cesse & comme par écho qu'il n'est point de doctrine , point de systême qui puissent être admis par une saine raison , s'ils ne sont fondés sur l'expérience. C'est le cri universel de la philosophie. Elle ne considère pas que même dans les sciences naturelles , il est une infinité de points qui ne peuvent être soumis à cette regle excellente à la



vérité , mais souvent peu d'accord avec les bornes de l'esprit humain. A l'égard de ces objets , il est forcé de s'en tenir aux simples lumières du raisonnement & de la réflexion. La médecine , cet art de guérir , en est réduite là , malgré mille tentatives ingénieuses qu'elle a faites pour s'élever & se perfectionner à l'aide de l'expérience. Est-il possible d'en faire sur le corps humain , quand on le desire , quand on en a besoin ? Il ne reste donc aucun moyen assuré de déterminer avec une certitude philosophique les effets qui sont produits en nous par l'application des secours de la médecine.

Nous pouvons , il est vrai , rechercher & fixer peut-être les puissances antiseptiques du nitre , du camfre ou du quina , mais en agissant ainsi , que découvrons-nous ? Les effets produits par ces substances ; nos recherches sont donc bornées entièrement à la nature de l'agent , au lieu de comprendre tout ensemble l'agent & le patient : en outre , quand même on auroit vaincu cette difficulté , il en



resteroit encore d'une bien plus grande conséquence.

J'ose dire sans craindre la contradiction d'aucun physicien , qu'il est impossible d'arriver à une conclusion certaine & universelle par les expériences faites sur le corps vivant : la différence qu'il y a d'un individu à l'autre y mettra toujours un obstacle invincible. Nos spéculateurs ont posé en axiome , *que la nature doit être uniforme*. Je le crois vrai , strictement parlant , dans un sens métaphysique ; les corps constitués de la même manière doivent avoir indubitablement les mêmes propriétés. Mais il ne s'en suit pas de là que la nature soit uniforme dans le sens que le prendroit le vulgaire. Les corps que leur conformité dans plusieurs propriétés essentielles , fait ranger sous une dénomination spécifique , ne sont pas toujours constitués de la même manière ; ils peuvent être doués de plusieurs propriétés différentes , soit actives , soit passives.

Ainsi , le fer tiré de diverses mines , differe souvent en ductilité , malléabilité & autres propriétés au point



que pour corriger les défauts des diverses especes , il est nécessaire de fondre ensemble celles qui ont des qualités contraires.

Et combien, dans le regne végétal, le vin , les fruits , les arbres de haute futaie d'un pays , ne surpassent-ils pas en bonté & en force ceux d'un autre climat ? Combien aussi les médicaments tirés des diverses especes de plantes ne different - ils pas en vertus ?

Qu'y a-t-il donc qui nous doive si fort surprendre en remarquant une disparité frappante dans les divers individus de l'espece humaine ? dont le plus ou le moins de sensibilité doit produire toutes ces différences si extraordinaires.

Dans le fait , presque chaque individu a quelque chose de particulier dans sa constitution , de même que chaque visage a ses traits distinctifs. Les preuves de ce que je soutiens se présentent naturellement à l'observateur le moins attentif. Il n'y a rien néanmoins de si frappant que ce que le savant M. Kalm dit avoir



vu de l'effet de l'arbre-poison, qui croît dans l'Amérique. Une personne peut le toucher & le manier comme il lui plait; coupez-le, pellez-le, ôtez-lui son écorce, frottez-la dans la main, respirez-en l'odeur, répandez-en le suc sur la peau, & faites d'autres expériences à peu près pareilles, & vous n'aurez aucun accident à en craindre. Mais une autre personne n'osera pas même toucher l'arbre lorsque son bois est frais, ni s'exposer à la fumée du feu qui le consume sans en sentir des effets pernicioeux. Son corps, son visage, ses mains s'enfleront tout-à-coup, & elle éprouvera une vive douleur (1).

Monsieur Kalm nous raconte encore un fait assez singulier de sa servante, qui, peu de temps après qu'elle fut débarquée à l'Amérique, voulut manier l'arbre-poison; elle parut même rire des effets qu'on lui attribue. Mais, un an après, à l'époque de ses

---

(1) Voyez les voyages de Kalm en Anglois, vol. 1, pag. 77. Le détail de cet arbre-poison qui est très-curieux contient 5 pages in-8.



regles, cette fille se sentit très-incommodée, & elle eût les mêmes symptomes que nous venons de décrire. Dans quelles vues seroit-il donc nécessaire de faire des expériences sur quelque individu, puisqu'ils different tous en qualités & en habitudes de tout le reste de la même espece, au point que ses plus fortes habitudes souffrent une variété journaliere, & different d'elles-mêmes selon les circonstances ?

Je suis donc fortement enclin à penser que les savants qui ont travaillé à découvrir la théorie des maladies, ont cherché celle qu'on ne peut pas raisonnablement trouver. On pourroit comparer ces Messieurs à ce tailleur de la fable, chargé de faire un habit pour la lune ; & qui eut la bonhomie de couper l'étoffe sur la grandeur d'une de ses phases, sans prévoir qu'après la révolution de celle-ci, l'habit seroit trop petit pour les deux phases suivantes.

Qu'est-ce que la théorie ? Une chaîne étroitement unie de situations universellement vraies. Or, à l'égard



des maladies & de leur guérison , qui dépendent de la maniere dont le corps est affecté par les différentes substances qui agissent sur lui , il est évidemment impossible de regler & de fixer aucune situation qui puisse être universellement vraie ; car il n'y a pas deux individus qui soient affectés de la même maniere , comme il n'y en a pas un seul sur lequel les mêmes causes produisent constamment les mêmes impressions : il est vrai , qu'il y a une relation générale dans la plus grande partie des individus , au moyen de laquelle on peut établir quelques regles générales de pratique , comme dans une figure extérieure , il y a une proportion générale entre les dimensions des diverses parties , qui est d'un grand secours au peintre & au statuaire ; & quoiqu'il n'y ait peut-être pas dans la nature deux corps humains existants , dans lesquels la même proportion se fasse remarquer dans tout leur ensemble , la réunion des traits de conformité & les conséquences qu'on peut en tirer , n'en font vraisemblablement pas moins



le plus haut degré de connoissance que nous soyons capables d'acquérir sur les propriétés passives du corps humain , & dont nous devons être contents, sans prétendre aller plus loin.

Cependant quoiqu'il soit impossible d'établir l'action d'aucune substance extérieure sur nous , il n'y a pas un grand effort à faire pour découvrir plusieurs relations , que les principales parties constituantes de notre corps ont l'une avec l'autre.

Ainsi , quelque différence qu'il puisse y avoir dans les éléments de la structure humaine , il n'y a cependant aucun individu dans lequel le cœur & les arteres ne poussent le sang & où les veines ne les renvoient ; dans lequel les muscles ne soient pas la cause immédiate, & les nerfs la cause première du mouvement.

Ces relations probablement inaltérables peuvent donc devenir l'objet de la science , & cette science peut aussi s'accroître & se perfectionner par la découverte de relations nouvelles.

Le dessein principal de ce traité ,



est d'augmenter le nombre de ces relations, & de montrer que lorsque le corps humain est dérangé, la première impression morbifique se fait sur les nerfs; d'où le germe funeste s'étend exclusivement sur les autres parties; &, qu'au contraire, lorsque la santé se rétablit, la première impression salutaire se fait pareillement sur eux, en sorte qu'ils sont le foyer d'où découlent la santé & la maladie.

Ce théoreme, si digne de ce nom, n'est pas si stérile en corolaires utiles, qu'il le paroît au premier coup-d'œil; entre autres avantages, il ouvre un champ très-vaste au praticien pour l'administration des remèdes.

Rien n'est si commun aujourd'hui que de trouver des théoriciens qui méprisent hautement un remède quand ils ne peuvent rendre raison de sa manière d'agir.

Les emplâtres, vous disent-ils, ne sont autre chose qu'une couverture chaude & tenace. Les fomentations aromatiques ne sont pas plus utiles ni meilleures en aucune circonstance que l'eau chaude: enfin, les liniments



& les embrocations ne peuvent entrer dans la circulation, & c'est pour cela qu'ils font très-peu ou point de bien au malade : en effet, dans cette supposition, il est nécessaire que les médicaments, pour qu'ils puissent avoir des effets salutaires, soient d'abord incorporés avec le sang & les humeurs, & entraînés, dans la circulation. Mais, au contraire, si les nerfs sont le grand véhicule des remèdes; alors chaque application sur la peau, séparée des nerfs seulement par un épiderme poreux, peut faire aisément une impression sur eux; & procurer la guérison dans toutes les affections locales.

Et pour donner un autre exemple; s'il est vrai, comme je tâcherai de le montrer, qu'une simple irritation de nerf peut causer la corruption immédiate des fluides qui sont dans le département de ce nerf; il est essentiel de considérer d'abord, si les violents vomissements bileux qui accompagnent certaines coliques, au lieu de causer l'irritation des intestins, n'en peuvent pas être l'ef-



fet; & conféquemment fi ce n'est pas une mauvaife pratique dans chaque cas de tenter d'enlever cette bile par les cathartiques. Je ferois très-circonfpect fi j'étois feul du fentiment que la colique bilieufe eft très-bien guérie par les feuls opiatiques. Mais l'autorité respectable du Docteur Waren me juftifie ici pleinement. Je la cite avec autant de confiance que de reconnoiffance, puifque j'ai fuivi fa méthode avec un fuccès toujours égal (1). Ceci pofé, je dis donc qu'un opiatique peut arrêter la génération de cette bile acrimonieufe, & que tout homme vrai & fincere qui cherche à s'inftuire, doit avouer, & reconnoître que l'irritation a donné naiffance à cette humeur viciée.

Je crois pouvoir ajouter encore ici en paffant, que l'obftacle principal qui a retardé jufqu'ici les pro-

---

(1) *Med. tranfact.* vol. 2 p. 68. Il compare Sydenham : *de iliaca passione; proceff. in morb.* p. 57. De Haën *rat. medendi.* vol. 1. p. 184. ed. Lugd. Bat.



grès de la médecine, est, selon moi, l'entreprise folle de vouloir la fonder sur les principes connus des autres sciences, & l'expliquer par eux. Quelques personnes même très-éclairées ont appelé à son aide la chymie; d'autres ont eu recours à la mécanique, & d'autres enfin à l'hydraulique. En appuyant trop sur quelques points, en glissant sur les autres, il ont bâti une théorie qu'ils ont plâtrée comme ils ont pu. Théorie absurde qui paroît à des yeux non prévenus, s'écarter diamétralement de la vraie théorie, comme une fausse clef qui n'entre qu'à moitié dans la serrure, diffère de la vraie qui correspond parfaitement bien avec la garde & avec tout le corps intérieur de la serrure.

Je me flatte de prouver dans peu que la médecine est une science, vraie, indépendante, distincte, fondée, non sur les propriétés générales de la matiere solide ou fluide, comme les mécaniques ou l'hydraulique, ni sur les affinités mutuelles des différents éléments comme la



chymie ; mais qu'elle est fondée sur les propriétés particulieres des corps animés , propriétés subtiles , épurées , spirituelles , semblables à ces substances magnétiques & électriques , qui présentent des phénomènes que personne n'ose à présent entreprendre d'expliquer par les loix ordinaires de la matiere & du mouvement.



## CHAPITRE PREMIER.

*De la circulation du sang ; comme elle est produite par les nerfs.*

**J**E crois qu'on n'osera pas mettre en question , que la circulation du sang dans un certain sens , est retardée , pressée ou hâtée par l'action des nerfs ; car le cœur étant musculaire , & sa puissance d'agir dépendant des nerfs , il doit contracter une force plus ou moins grande , à proportion que la puissance communiquée par ses propres nerfs est



plus ou moins étendue. Que les nerfs n'aient aucune puissance de diminuer ou d'accroître la vélocité du sang après qu'il est sorti du cœur, c'est une question qui me paroît très-douteuse, & qui mérite d'être éclaircie par les savants les plus consommés.

Pour essayer de répondre à cette question, il faut, je crois, considérer d'abord quelques phénomènes qui naissent évidemment de l'action des nerfs; puisqu'ils dépendent des causes intellectuelles ou des impressions vives que certaines idées font sur l'esprit. Les faits dont je parle, sont l'érection de la verge, par des pensées lascives, & le transport du sang au visage occasionné par la colère ou par la honte.

Maintenant que ces phénomènes soient produits tous les deux par quelque cause distincte de la force du cœur; cela est démontré, premièrement, par leur localité & ensuite par leur durée.

Par leur localité; parce que le sang étant versé sur chaque partie du corps en même temps par la force



du cœur, le phénomène produit par cette force, ne pourroit pas être borné à une seule partie, mais il devroit affecter nécessairement le corps entier.

Par leur durée, parce que, quel que soit l'effet qui naît de la contraction vigoureuse du cœur, cette durée devroit être détruite presque aussi-tôt par les arteres, qui se contractent elles-mêmes en proportion de leur ressort & de leur distension précédente.

Il paroît encore assez évident que ces phénomènes doivent avoir pour cause la constriction des veines, parce que la dilatation successive & la contraction violente des arteres qui suit, ne causeroient certainement pas une congestion permanente du sang dans les parties mentionnées; il y a plus, une contraction vigoureuse capable de vaincre la force du cœur, devroit même y prévenir l'entrée & l'amas du sang; & conséquemment empêcher les phénomènes auxquels on fait ici allusion.

Il est donc prouvé qu'ils doivent



être produits par une constriction des veines qu'on a déjà supposé être la cause de l'érection du pénis, & qui, si elle est admise pour avoir lieu dans une partie, peut être appliquée sans le moindre scrupule aux phénomènes analogues qu'on remarque dans les autres.

Il se présente tout naturellement une question : savoir par quelle puissance & par quel mécanisme cette constriction est-elle produite ?

On doit avouer franchement que les fibres musculaires des veines n'ont pas encore été clairement démontrées, malgré qu'il paroisse certain que leurs parois sont continuellement étendues, & ont une perpétuelle inclination à se contracter sur le fluide qu'elles charient. C'est au moyen de cette contraction imperceptible que le baron de Haller explique quelques phénomènes qu'il a lui-même observés ; savoir, le reflux du sang, contraire à la gravité, & contraire aux loix de la circulation, vers quelque ouverture d'une veine voisine.

Cette puissance, à parler exacte-



ment , ne dépend pas de la vie, parce qu'elle n'est pas terminée avec elle , & c'est pour cela, dit-il, qu'elle pourroit être rapporté à une (1) élasticité naturelle d'une fibre cellulaire tendue.

Toutefois elle paroît dériver de la vie , parce qu'il la limite expressément aux animaux vivants ou morts depuis peu. Il seroit donc déraisonnable de croire que lorsque les nerfs , le siege & la source de la vitalité sont puissamment irrités , ils doivent & peuvent augmenter chaque puissance dérivée & dépendante d'eux.

Van-Swieten rapporte dans le troisieme volume de ses commentaires , ( p. 427 ) un fait qui prouve que lorsque la circulation est interceptée , il peut en résulter une enflure universelle. Un enfant qui mourut d'un paroxysme épileptique , avoit tout son corps horriblement enflé. La surface du corps paroissoit en même

---

(1) Eléments physiolog. v. 2. p. 214.



temps noire , excepté les parties sur lesquelles il reposoit , & les places que couvroient ses mains , qui étoient blanches les unes & les autres.

Il est évident que l'enflure du corps ne pouvoit pas être produite dans cette circonstance par l'air fixe qui s'étoit dégagé , parce qu'il auroit distendu la peau dans toutes les parties , & auroit effacé totalement les marques que la compression avoit laissée ; l'on voit encore dans l'emphyseme , qui est réellement un amas d'air élastique sous la peau , que l'apparence du corps est blanche & non pas rouge ni noire. Voyez les observations médicales de Londres ; vol. 2. p. 20 , maintenant comme une enflure momentanée du corps , peut être seulement produite par le développement de l'air ou par la constriction des veines , & comme le phénomène de ce cas-ci ne peut pas être imputé à la première cause , il doit avoir été produit par la seconde.

A l'égard des physiciens & des naturalistes qui admettent que l'érection du pénis est causée par une



constriction des veines , le fait qui suit sera une preuve décisive & complete que les nerfs ont la puissance de causer une telle constriction.

Un manœuvre, dans la province de Devon , qui élevoit une meule de blé en gerbes , dans le fort de la moisson , glissa du haut du tas de blé & tomba sur le coccyx : les vertebres des reins furent-elles disloquées par cette chute ? cela ne pût être décidé sur le champ , quoique le chirurgien fut un habile praticien , & qu'il y apperçut quelques inégalités ; la moëlle du dos parut néanmoins considérablement offensée ; ses jambes & ses cuisses devinrent paralytiques dans le même moment qu'il eut une érection constante du pénis , qui lui dura jusqu'à la mort.

N'est-il pas évident que dans ce cas , la paralysie fut occasionnée par le choc violent d'une partie des nerfs ; que l'érection fut causée par un choc plus léger de quelque autre partie de ces nerfs assez forte pour irriter seulement , mais pas assez pour les engourdir ?



La constriction des veines qui est due à l'action des nerfs, peut produire également la pâleur occasionnée par la peur. Une telle pâleur doit provenir sans doute de quelque changement dans les vaisseaux sanguins; & n'étant pas un phénomène momentané on ne peut dire qu'elle vient de ce que la contraction du cœur & des artères est suspendue; cette suspension, excepté dans les cas d'un évanouissement absolu, ne pourroit être que momentanée. Il doit donc être attribué & imputé à une diminution de constriction tonique ordinaire des veines; qui fait qu'elles transmettent le sang plus promptement que d'ordinaire, de sorte qu'il en passe moins dans les vaisseaux cutanés.

Pour mieux éclaircir cette assertion, il faut observer que la foiblesse est produite en même temps & par les mêmes causes que la pâleur; car il est connu de tout le monde, qu'une personne vigoureuse, saisie de crainte & de peur, tombe subitement en foiblesse & perd même la force de



se soutenir , lorsqu'au sommet d'un édifice , ou sur les bords d'un précipice , la vue du danger la trouble & l'effraie. La colere , d'un autre côté , qui colore le visage , donne au corps une force générale, vive & animée , qui déploie les plus grands efforts & frappe les plus rudes coups.

Nous pouvons donc hasarder de considérer la position suivante comme probable ; savoir, qu'il y a une certaine influence tonique exercée par les nerfs sur le système veineux , par laquelle il est tenu dans un état convenable de constriction ; qu'un surcroît de cette force augmente la constriction , & arrête la circulation du sang ; & , qu'au contraire , une diminution de cette force diminue la constriction , & laisse couler le sang librement ; d'où il suit , en effet , que la force avec laquelle les parois des veines résistent à la transmission du sang , est dans un état de fluctuation plus ou moins grande , selon que les nerfs , desquels elle dépend , sont plus ou moins vigoureux , & plus ou moins irrités.



Ce qui ajoute encore à la probabilité de cette doctrine, c'est que l'épilepsie, qui est une secousse violente de tout le système nerveux, est accompagnée d'une constriction si forte des veines, que le sang ne peut y entrer. De sorte qu'en disséquant les personnes mortes dans cet état, on n'a trouvé du sang dans aucun autre endroit, excepté dans les artères (1).

Comme c'est ici la plus forte preuve qu'on puisse donner des nerfs stimulés, de même, la syncope est la preuve la plus forte de leur relâchement. La pâleur du visage montre encore que les vaisseaux cutanés sont vuides, & que le sang coule sans aucune résistance à travers les grosses veines intérieures.

Par ce moyen, nous observons la solution d'un autre phénomène, dont on n'a donné jusqu'ici aucune expli-

---

(1) Johnston in London, med. observat. vol. 2. p. 115. Haller, physiol. tom. 2. p. 182. *In hydrophobo sanguis in arteriis omnis repertus est, ut venæ inanes essent.*



cation satisfaisante ; savoir , la grande enflure du corps qui arrive quelquefois après avoir mangé des moules. Il est au moins possible que les nerfs de l'estomac peuvent être si fortement irrités par les fucs de cet animal , qu'ils communiquent l'irritation à chaque partie du système , irritation qui , selon la doctrine exposée ici , produiroit dans chaque partie une constriction des veines , dont la suite seroit une enflure universelle.

Je ne recherche pas à présent dans quelle circonstance & pourquoi les moules font du mal dans un temps & n'en font point dans un autre.

Je ne puis pourtant passer sous silence un phénomène si remarquable , sans exposer au moins mes conjectures : je crois donc que cette différence provient en partie de la différente sensibilité des estomacs , & en partie aussi de l'état plus ou moins vigoureux du poisson , dont l'huile étant probablement le plus fort stimulant , est , par conséquent , le plus nuisible , lorsque le poisson est en pleine santé.



Je soumets aussi aux savants la question suivante : savoir, si la grande enflure des veines durant l'usage du pediluvium, n'a pas été attribuée à tort à leur relâchement, & si elle ne peut pas être mieux expliquée par leur constriction & l'irritation de la chaleur.

Un relâchement général des veines tendroit, au moins selon moi, à faire disparaître les veines superficielles, & presque affaissées, au lieu de les remplir & de les gonfler.

Il ne paroît pas non plus vraisemblable que la dépression remarquable des muscles du visage, appelée communément, *face hippocratique*, & qui est, dans tous les cas, un avant-coureur certain de la mort, puisse être totalement due à la constriction des veines; car cette constriction ne peut subsister dans l'épuisement total de l'énergie vitale des nerfs.

Lorsqu'il y a irritation dans un nerf particulier, il y a généralement une constriction proportionnelle de la veine contigue, si cette constric-  
tion



tion n'existe pas toujours. La preuve la plus simple de ce que j'avance ici, est la tumeur & l'inflammation causées par une piquure d'épine. Dans ces cas, les veines transmettent le sang aussi promptement & aussi librement que de coutume; il ne pourroit donc pas y avoir là une telle tumeur & congestion; l'une & l'autre se remarque néanmoins évidemment, quoiqu'il n'y ait point de fièvre ni de fréquence dans les pulsations du cœur. Quant aux arteres, l'augmentation de leur force ne peut se faire appercevoir que dans le temps que le cœur est en repos, c'est-à-dire alternativement avec les contractions de ce viscere; par conséquent, si elle avoit lieu, elle tendroit plutôt à chasser le sang, à accélérer son mouvement qu'à le retarder (1).

---

(1) *Ut irritabilis natura in inflammatas partes sanguinem congreget nondum credo explicatum fuisse, & facilius forte à venarum vehementium constrictione aliquâ explicari crediderim, etiam penis exemplo, quam ab arteriolarum minimarum quâcumque vi contractili.* Haller. physiol. vol. II. p. 214.



Il feroit, je penſe, aſſez inutile de rapporter ici les preuves qui établiffent que le ſyſtème artériel ſouffre des conſtrictions par l'influence des nerfs. Ces vaiſſeaux ſont tous revêtus d'une membrane muſculaire, & toutes les parties muſculaires ſont, comme on ſçait, animées par les nerfs. J'obſerverai donc ſeulement que cette conſtriction paroît aſſez bien évaluée par l'augmentation des pulſations des arteres qui aboutiſſent à une partie irritée quelconque. Ce phénomène a fortement embarrasſé certains phyſiologiſtes : j'entends par augmentation des pulſations, non pas un pouls plus animé, mais une certaine différence entre la ſyſtole & la dyſtole de l'artere plus grande & plus ſenſible que dans l'état naturel ; ce qui ſe remarque ſurtout dans les plus petites arteres qui, ordinairement, n'ont point de pouls.

Or, l'irritation ne s'arrête jamais à un point purement mathématique ; au contraire, elle ſe communique à toutes les parties contigues ; & , par conſéquent, par-tout où elle



s'étend, elle causera, lors de la dyastole, une plus grande dilatation des arteres, c'est-à-dire, elle fera qu'il y aura une plus grande différence, que dans l'état naturel, entre le diamètre de l'artere lors de la systole, & celui de l'artere pendant la dyastole; ou, pour m'expliquer dans d'autres termes, il y aura augmentation des pulsations, ou même on remarquera le pouls dans les arteres qui n'en ont pas régulièrement. Arrivera-t-il que les membranes musculaires des arteres sont malades, tendres, molles, le pouls sera pénible & difficile, quoique perceptible, & c'est-là précisément ce qui constitue la palpitation & le phénomène dont nous avons entrepris de donner l'explication.

Si donc les différentes affections des nerfs augmentent ou affoiblissent la force du cœur lui-même, & que, de l'autre côté, elles accroissent ou diminuent la résistance des arteres & des veines, on peut facilement conjecturer qu'elles sont les



causes de toutes les irrégularités  
qui troublent la circulation.



## CHAPITRE II.

### *De la chaleur animale.*

**O**N croyoit anciennement que la chaleur du corps humain lui étoit inhérente, & on lui donnoit pour cette raison le nom de *chaleur innée*.

Mais les modernes ont rejeté cette maniere de s'exprimer : ils l'ont taxée d'être inintelligible, & toute la doctrine qui l'établit d'être peu philosophique. Ils ont entrepris d'expliquer d'une autre maniere la source de la chaleur animale ; mais ils ont, à leur tour, échoué dans leurs tentatives. Les deux opinions les plus accréditées sont, l'une, que cette chaleur provient d'une fermentation intestinale des sucres animaux, & l'autre, qu'elle est engendrée par le frottement que les liquides essuient



contre les parois des canaux qui les charient. Il ne faudra qu'un très-petit nombre de réflexions pour prouver que l'une & l'autre de ces opinions sont erronées & insuffisantes pour rendre raison du phénomène en question.

On entend généralement par fermentation intestinale ce mouvement qui agite les particules élémentaires de chaque fluide par l'attraction & la répulsion respectives. Maintenant, si dans le sang des animaux il y avoit fermentation, c'est-à-dire, qu'il y eut attraction & répulsion entre ses parties constitutives, on devroit encore s'en appercevoir lorsqu'il est hors du corps; ce qui cependant n'a pas lieu.

On a supposé que la cause de ces attractions & de ces répulsions réside dans les fluides mêmes, & que cependant la chaleur contribuoit à mettre en action cette cause. Mais on n'a pas fait attention que dans cette supposition on désigne pour source primitive de la chaleur animale, non pas les fluides qui re-



çoivent la chaleur extérieure, mais les solides qui la leur communiquent.

Passons à présent aux arguments qui détruisent la seconde opinion des modernes concernant le principe de la chaleur animale. Elle porte, comme nous l'avons dit, que c'est le frottement entre les solides & les fluides qui engendre cette chaleur:

1<sup>o</sup>. Quoique deux corps solides frottés avec force & célérité l'un contre l'autre s'échauffent souvent au point de prendre feu, il n'y a pas une seule expérience qui prouve que le frottement des liquides contre les solides excite la moindre chaleur. Il est même évident que la friction qui peut résulter de leur action réciproque doit être très-peu de chose, & qu'elle ne peut surpasser la force de cohésion qu'ont entre elles les particules du fluide; car si les liquides étoient frottés avec une force supérieure à cette cohésion, la couche des liquides qui touche la parois du vaisseau, y adhérerait & abandonnerait la colonne qu'elle enveloppe.



Cependant cette cohésion qu'ont entre elles les particules d'un fluide , doit , par sa nature , être très-foible , & , par conséquent , le frottement dont elles sont susceptibles ne peut être que très-petit ; l'expérience constate en effet cette théorie , puisqu'on n'a jamais observé aucune marque de friction & encore moins de chaleur produite par le passage de l'eau à travers les tuyaux de plomb , lors même qu'elle tombe de fort haut ou qu'elle s'élève à une hauteur considérable. Il y a plus , l'eau chargée de particules pierreuses plus propre que toute autre à constater le frottement supposé , loin de dégrader la surface interne des tuyaux de plomb dans lesquels elle coule , dépose , au contraire , la substance étrangère contre ses parois & forme des incrustations.

Ces considérations n'ont pas empêché qu'on attribuât à la friction des liquides & des solides l'origine de la chaleur animale. En battant le beurre , a-t-on dit , on remarque que la crème s'échauffe dans le temps



qu'elle se change en beurre. J'observerai ici en passant, que la crème n'acquiert de chaleur qu'au moment que le beurre cesse d'être liquide, & que le fluide aqueux se sépare de l'huile visqueuse (1).

Il seroit aisé d'entrer dans des détails plus circonstanciés relatifs à ce fait, que nous n'avons fait qu'indiquer; mais tel qu'il est, il s'accorde parfaitement avec notre système, & prouve évidemment que toute chaleur engendrée par le frottement

---

(1) Expérience faite dans la province de Devon, par M. Quick, chanoine à Exeter, en 1776. La crème a été mise dans la batte à beurre à sept heures du matin; le thermomètre, plongé dans la crème, descendit peu à peu, & s'arrêta enfin au 34<sup>e</sup>. degré. A 8 heures & demie passées, il baissa encore de quatre degrés; il faisoit très-froid, & la crème ne parut pas prête à se convertir en beurre: la servante versa, selon l'usage dans le temps froid, plus d'une pinte d'eau chaude dans la crème: alors le thermomètre marqua 38 degrés, & ne monta pas plus haut.

En moins de trois quarts d'heure la crème fut changée en beurre, & l'esprit-de-vin monta à 42 degrés. Il faut observer que ce thermomètre étoit gradué, de manière que le 32<sup>e</sup>. degré marque le point de congelation.



des fluides doit être proportionnée au degré de leur tenacité.

Il s'ensuit de-là qu'en admettant même un certain degré de frottement entre les solides & les liquides , le sang qui ne peut être susceptible que d'un très-foible degré de friction, ne pourra engendrer que peu ou point de chaleur. Cependant sa chaleur excède quelquefois celle de l'athmosphère de plus de trente degrés ; & jamais elle n'est moins proportionnée au degré de sa tenacité que dans les fievres putrides où il est dans un état de dissolution , tandis que la chaleur est souvent portée à un très-haut degré.

2°. La chaleur du sang dans les différents animaux n'est pas en raison de la vitesse avec laquelle il circule. Il y a beaucoup de poisson , & d'amphibies qui , avec plus de fréquence dans le pouls , & des vaisseaux plus robustes que ceux du cheval , ont le sang froid , tandis que celui-là l'a chaud.

3°. Il y a des cas où la chaleur paroît s'accroître dans le temps que



la circulation est interceptée , & dans l'endroit où le sang est arrêté. L'érection du membre viril vient, à ce que l'on croit assez généralement, de ce que les veines en contraction s'opposent au passage du sang; cependant c'est alors même que la chaleur dans cette partie est la plus forte. La honte qui fait rougir , échauffe en même temps le visage, quoiqu'on ne puisse pas douter que la circulation n'y soit alors rallentie. Haller, ( physiologie vol. I. p. 130 ) rapporte un fait qui, s'il est vrai, confirme singulièrement cette opinion. Une personne, dit-il, en rougissant violemment, eut une veine rompue au front par une congestion subite du sang.

4°. Si la chaleur du corps humain venoit du frottement réciproque des fluides & des solides, la circulation & la chaleur seroient des compagnes inséparables; c'est-à-dire, qu'il n'y auroit pas de circulation des liquides sans chaleur, ni de chaleur sans circulation. Toutefois deux très-célebres médecins assurent que



le contraire de l'un & de l'autre se rencontre quelquefois.

Sydenham nous apprend que dans les paroxysmes hystériques, un froid glacial s'empare assez souvent de tout le corps, quoique le pouls ne subisse aucune altération ( *pulsu nihilominus recte se habente.* p. 359. )

De Haën fournit aussi un exemple du même phénomène qu'il a examiné & suivi très-attentivement: *Manum ego, quique circumstant omnes, penitus frigidam & extenuatam percipimus; sed simul deprehendimus robustum in carpo arteriæ pulsum, illi qui in altero brachio equalem, quin & arteriarum juxta digitos emaciatos sitarum pulsationem manifestam. Ratio medendi, 198, ed Lugd. 1761.* De l'autre côté, la chaleur peut se faire sentir dans le temps que la circulation paroît arrêtée dans la même partie. C'est encore le même de Haën qui nous apprend ce phénomène. *In altera historia, dit-il, sine sanguinis arteriosi perceptibili transfluxu pars post superatum frigus molestè calet.* Ce fait est étrangement outré.



par un autre auteur qui en donne les détails dans la partie suivante de son livre. ( p. 347. )

Enfin, rapportons une observation qui servira de dernière preuve à ce que nous avançons. Un homme, au moment qu'il mourut, (*animam efflabat*), & sept minutes encore après, fit monter le thermomètre au 97<sup>e</sup>. degré; depuis cet instant & dans l'espace de 84 minutes, la chaleur se développa au point de faire monter le thermomètre à 101 degrés; il s'y soutint pendant un certain temps, & descendoit ensuite jusqu'au 83<sup>e</sup>. degré qui étoit la mesure de la chaleur, 25 heures après la mort de cet homme, dans une atmosphère de 60 degrés (*licet aër domesticus, eo tempore 60 gradum notaret*).

Si donc la chaleur animale ne provient ni d'aucun mouvement intestinal des fluides, ni de la friction qu'ils essuient contre les parois des solides, il semble qu'il faut admettre qu'elle réside dans les solides, que toutefois elle n'y est pas engendrée,



mais qu'elle y est inhérente : ce qui nous ramene à la vieille doctrine de la chaleur innée, (*calidum innatum*).

Reste à savoir quels sont les solides dans lesquels réside cette chaleur ? Est-ce les os, les tendons, les viscères, les nerfs, &c ? Cette question paroît, au premier coup-d'œil, difficile à décider, attendu que, selon les résultats des expériences faites à cet effet, tous les solides sont également chauds lorsqu'ils sont unis au corps & dans l'état naturel ; comme ils perdent tous cette chaleur aussi-tôt qu'ils en sont séparés. On pourroit donc supposer qu'aucune partie ne tient sa chaleur d'une autre, & qu'elles jouissent toutes d'une chaleur primitive également distribuée à chacune d'elles.

Cependant comme ce sujet est très-intéressant, voyons si nous trouverons quelques données qui facilitent nos recherches & les rendent fructueuses. Il y a telle partie qui étant blessée, comprimée ou autrement dérangée, augmente quelquefois la chaleur à un degré étonnant, & d'au-



trefois elle la diminue auffi évidemment.

D'où l'on peut conclure avec vraisemblance que cette partie constitue le siege de la chaleur, qu'elle en regle les degrés, & que la chaleur animale ordinaire est une affection inséparablement unie avec son état propre & naturel.

Je conçois que les nerfs doivent être cette partie ; parce que la douleur que nombre d'expériences constatées prouvent n'être autre chose qu'une affection de ces organes, est une des causes principales de l'augmentation de la chaleur dans le corps animal.







### CHAPITRE III.

*Des altérations des fluides opérées  
par l'irritation des nerfs.*

**F**EU M. de Haller a démontré par des expériences répétées que l'irritation nerveuse a la force de corrompre les liquides. En liant, près des carotides, les nerfs de la huitième paire d'un lapin, les aliments contenus dans l'estomac ont passé sur le champ à la fermentation putride. ( Exp. 182. )

Ce savant a trouvé aussi qu'en appliquant une forte ligature aux nerfs d'une jambe d'un chat, il s'y établit tout autour une forte suppuration. La puanteur qu'exhala cet ulcere fut presque insupportable. ( Exp. 183. )

Il ferra à un autre lapin la huitième paire des nerfs ; & la matiere contenue dans son estomac dégénéra en excrément.



Cette corruption des liquides causée par une affection des nerfs , se prouve encore par plusieurs faits qui ne se présentent que trop souvent.

Une fracture du crâne , qui intéresse la cervelle , produit des vomissemens bilieux , ou de matieres puantes , corrompues. L'irritation des arteres causée par la gravelle , celle d'une hernie étranglée a les mêmes suites.

Personne , je crois , ne contestera que le son agit exclusivement sur le nerf auditif. Cependant Hildan a vu de ses propres yeux vomir subitement des aliments cruds & indigestes à un homme aux oreilles duquel on venoit de décharger un mousquet : cette observation semble prouver incontestablement le changement que l'affection nerveuse produit dans nos sucs.

Les Ephémérides d'Allemagne , année 1696 , font mention d'un homme sur lequel la musique instrumentale de quelque genre qu'elle fut eut le même effet.

Le fait suivant mérite d'être pesé



attentivement. Il étoit entré dans les poumons d'un jeune garçon un copeau de plume à écrire en forme d'une branche de fourche , depuis ce moment il fut sujet à des accès de chaleur fébrile suivis d'évacuations d'un sang figé, collant. Cet état dura plus d'un an , & ne finit que lorsque le garçon eût rendu la cause irritante.

Le corps humain n'est pas exposé à des exhalaisons putrides , à moins que les sucs n'aient souffert un changement considérable.

Hildan ( Cent. II. Obs. 26. ) parle d'un homme qui ayant reçu un coup violent sur le derrière du cou , exhalait sur le champ de tout son corps une puanteur abominable. Cet homme , comme le savant auteur a eu soin de le remarquer , avoit été avant le coup d'une très-bonne constitution : *optimo corporis habitu præditus*.

On conviendra encore sans peine que les effets , quels qu'ils soient , qui proviennent de la colere , de la crainte ou de quelque autre passion ,



sont opérés par le moyen des nerfs. Il est notoire , & même il est passé en proverbe que la crainte relâche le ventre , vraisemblablement en rendant les excréments plus liquides , plus âcres , plus irritants.

D'un autre côté , la colere semble rendre les suc venimeux. La morsure d'un animal en colere est très-difficile à guérir (1) ; elle a même souvent des suites funestes (2).

La plus légère émotion excitée dans une nourrice par la surprise , la crainte ou la colere suffit pour donner un mauvais goût à son lait , & le rend très-nuifible au nourrisson (3).

Parmi plusieurs phénomènes curieux qui se passent dans le sang tiré de la veine , l'un des plus remarquables , est que la première & quelquefois la seconde palette se couvrent d'une couëne inflammatoire , qui ne se forme plus sur les

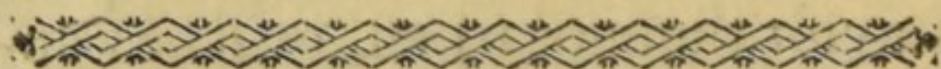
(1) Hildan. Cent. V. Obs. 75. (2) Hildan. Cent. I. Obs. 85. (3) Ephem. Nat. cur. dec. II. vol. 9. p. 70. III vol. 9 & 10 p. 298. Dec. IV. vol. I & II. p. 176.



autres palettes. On a cru, pendant très-long-temps, que cette couënne n'étoit due qu'à la vélocité avec laquelle le sang jaillit d'abord; mais l'ingénieux M. Hewson a observé cette différence entre les premières & les secondes palettes, quoique la vélocité avec laquelle le sang s'élançoit de la veine a été la même, ou du moins qu'elle avoit diminué si peu, qu'il ne s'aperçut d'aucune différence. Cet exact observateur pense donc que les propriétés mêmes du sang sont changées au moment qu'il sort de la veine. Ce changement, s'il a lieu, suppose évidemment l'action d'une troisième puissance : car il ne seroit pas moins ridicule de l'attribuer à la seule diminution de la quantité du sang, que si l'on vouloit prétendre qu'après avoir versé d'une bouteille un verre d'eau-de-vie, le reste tourneroit en cydre. Mais en admettant conformément à tant d'autres phénomènes qui rendent cette hypothèse probable, que l'état des fluides dépend de l'influence des nerfs,



on conçoit aisément que l'évacuation des premiere & deuxieme palettes de sang peut avoir tellement abbattu l'irritation fébrile que la troisieme, quoique tirée en même temps, s'approche davantage de la condition d'un sang naturel & en présente les apparences.



## CHAPITRE IV.

*L'hydropisie est produite par des affections nerveuses.*

**I**L paroîtra peut-être ridicule aux personnes prévenues qu'on ose avancer que l'hydropisie provient d'un dérangement du système nerveux, & non pas d'un vice des fluides ou de la rupture des vaisseaux lymphatiques.

Cependant si l'on considère que l'hydropisie, dans plusieurs cas, n'est pas un dérangement primitif, mais seulement consécutif & dérivé de



quelque autre affection, telles que les fièvres & les obstructions des visceres , qui ne sont autre chose qu'un endurcissement de ces parties , suivi de plus ou moins de douleur , & qu'on peut prouver que cette affection primitive est dans les nerfs ; il sera aisé de conclure que le vice qui cause l'hydropisie réside aussi dans ces organes.

Si les nerfs sont le seul siege de la douleur , s'ils sont la cause de l'augmentation de la chaleur animale , il est très-probable que la corruption des fluides est le produit de quelque puissante irritation qui aura déterminé des fièvres , des coliques , des dyssenteries , des obstructions , des visceres , ou tout autre dérangement dont l'hydropisie tire son origine. On peut connoître aux tumeurs indolentes qui affligent les gouteux , que l'hydropisie provient d'une irritation long-temps continuée.

Il est évident que dans ce cas ci les nerfs souffrent principalement & les premiers , que les douleurs pendant l'accès & lors des retours de



la goutte les épuisent , que la foiblesse qui reste après chaque paroxysme , & qui est une suite de l'irritation fréquente & soutenue , est la cause de l'hydropisie qui survient quelquefois à ces malades.

L'épanchement des eaux qui provient d'une ivresse habituelle prouve encore plus clairement qu'il tire son origine des impressions nuisibles portées sur les nerfs : car ce n'est que sur ces organes qu'agit la puissance destructive des liqueurs spiritueuses. Ces liqueurs ne corrodent pas les solides , parce que plus elles sont fortes , mieux elles conservent les chairs des animaux morts : elles ne désunissent pas les parties constitutives des fluides , au contraire , elles les resserrent , & forment un mélange homogène du sang , du lait , de l'urine , de la bile , &c. Mais elles irritent toutes les parties sensibles ; elles occasionnent une douleur très-vive lorsqu'on les applique sur des excoriations , & elles cuisent à la langue & au palais qui ne sont pas endurcies par leur usage , ou qui sont attendris



par maladie. Leur effet le plus marqué est sur le cerveau, ce principe universel des nerfs. Il seroit inutile de s'appesantir sur les dérangements qu'elles causent à la vue, la vivacité qu'elles donnent à l'imagination, la violence qu'elles communiquent aux passions, en particulier sur ces impressions fâcheuses qui dérangent la puissance établie pour régler & diriger l'action des muscles, en sorte que tout l'équilibre de l'économie animale est par là détruit.

Ces effets sont ordinairement accompagnés de sommeil, de foiblesse, de langueur, & si l'habitude de faire abus des liqueurs spiritueuses est enracinée, ces accidents deviennent à la fin si incommodes & si insupportables, qu'il ne reste d'autre partie à prendre à l'ivrogne que de recourir de nouveau aux mêmes liqueurs. Ce moyen calme pour un moment le trouble qui l'agite, le tremblement, suite de l'ivrognerie, s'arrête, & toutes les sensations pénibles sont effacées pour un peu de temps. Cependant le remède est pire



que le mal. L'irritation si souvent renouvelée épuise la force des nerfs, & cet épuisement entraîne l'épanchement de l'eau dans toutes les cavités du corps.

Il y a peu de plantes qui aient une action plus marquée sur les nerfs que la ciguë; comme il est aisé d'en juger par le vertige qu'elle occasionne.

J'ai eu le bonheur de voir une hydropisie à la suite du vertige causé par une forte dose de ce végétal. Un invalide avoit mangé, par mégarde, une salade très-copieuse de ciguë crue & sans apprêt. Il éprouva d'abord les symptômes ordinaires, c'est-à-dire un violent vertige, & une douleur aiguë dans les yeux. Le vertige ne se fut pas plutôt dissipé que son ventre & ses jambes s'enflerent, & qu'il eut tous les symptômes d'hydropisie. Il fut néanmoins guéri radicalement & en peu de temps par les poudres du docteur Dovar. Une circonstance singulière que l'on remarqua pendant l'usage de ces poudres, fut que toutes les  
fois



fois que le malade en avaloit une prise , il sentit un picottement & des tiraillements dans les parties où l'eau s'étoit ramassée.

Si , après cet examen de plusieurs causes de l'hydropisie , nous tournons nos regards sur les symptômes qui l'accompagnent , nous trouverons également des indices très-forts qui annoncent que les nerfs sont essentiellement affectés dans cette maladie. Ce n'est qu'en conséquence de cette hypothèse que nous pouvons expliquer , en quelque façon , les métastases qui arrivent si souvent & qui se font d'un endroit à l'autre ( 1 ) comme de la poitrine aux cuisses , &c. Si l'on prétend que l'hydropisie est un épanchement causée par la rupture des vaisseaux lymphatiques , d'où vient que cet épanchement se fait alternativement dans des endroits si éloignés ? Faut-t-il de toute nécessité que , parce que les vaisseaux

---

( 1 ) *Acta physico-med. nat. Cur.* vol. 4. p. 403.  
*Lind on the Scurvy.* p. 530.



lymphatiques se referment dans un endroit , il s'en déchire des autres ailleurs ? Supposons même qu'il y ait pléthôre dans ces vaisseaux , la nature n'a-t-elle pas d'autres moyens de s'en débarrasser que la rupture de ces canaux ? L'anatomie ne suggere pas cette idée ( 1 ) , & il n'y a pas d'observation qui constate cette prétendue déchirure dans les hydropisies. Il est , au contraire , bien naturel de croire qu'une maladie qui change si rapidement de place , dépende principalement des nerfs si elle n'est pas purement nerveuse.

Personne ne contestera que l'hydropisie se joint aux affections nerveuses ou comme cause ou comme effet. Lorsqu'elle est fort avancée elle cause de grandes douleurs dans les téguments des jambes aussi-bien qu'au bas-ventre. Elle est souvent accompagnée d'une douleur fixe & profonde dans les membres. Elle amene

---

(2) Le célèbre D. Hunter a prouvé la vérité de cette assertion.



la fièvre avec toutes ses suites ordinaires , la soif , la rareté des urines , &c. , &c. Symptômes qui tous sont très-aisés à expliquer en adoptant la doctrine que je viens d'établir relativement à l'état morbifique des nerfs. Si néanmoins , malgré tout ce que nous avons dit , le lecteur reste encore dans le doute , il sera du moins obligé de convenir que la goutte-seréine & l'épilepsie sont des maladies nerveuses , & dès-lors il ne pourra plus nier que l'hydropisie est souvent combinée avec des accidents nerveux , attendu que l'une & l'autre de ces maladies se sont rencontrées avec elle. Il y a dans les Actes des curieux de la nature deux exemples d'hydropisie compliquée d'épilepsie , & le sçavant Hildan rapporte une observation remarquable sur un homme de 30. ans , très-robuste & d'un tempéramment sanguin qui tomba dans la leucophlegmatie<sup>1</sup>, & souffrit quelque temps après une obstruction totale du nerf optique (1).

---

(1) Cont. I. p. 50.



Mais la plus forte preuve qu'il soit possible de donner de ce que l'hydropisie provient des nerfs , est qu'elle produit des maladies nerveuses aussi bien qu'elle leur doit sa naissance ; que l'une de ces affections cesse incontinent tandis que l'autre commence.

Hippocrate a remarqué plus d'une fois que l'hydropisie fait naître des maladies nerveuses , & il a établi comme prognostic que l'épilepsie qui survient à l'hydropisie est mortelle. Duret , médecin d'une expérience consommée & commentateur d'Hippocrate , a confirmé cette prédiction.

Morgagni , auteur exact & très-estimé , a donné une observation sur une hydropisie accompagnée de folie (1). Cette complication n'eut point de suites fâcheuses. Le malade recouvra la santé & la raison.

J'ai vu moi-même deux malades , qui , après la disparition de l'hydro-

---

(1) *De causis & sedibus morborum*, vol. I. p. 57.



pisie , furent attaqués de délire , & moururent quelques jours après.

Il est clair que dans les deux derniers cas , le principe du mal étoit indépendant de l'épanchement , & que la maladie n'affectoit pas exclusivement les fluides. Il est encore évident que le mal a eu à la fin son siege au cerveau , & qu'il paroît naturel après cela de conclure que la maladie dans son origine a été dans les nerfs , qui ne sont autre chose que des prolongations ou des branches de cet organe.

Voyons maintenant les preuves qui constatent que les maladies nerveuses se terminent & changent en hydropisie. Hippocrate a déclaré dans un de ses aphorismes que l'on doit regarder comme d'un bon augure l'hydropisie qui survient à la folie. Il consistoit donc déjà par l'expérience que ce changement arrivoit , & qu'il étoit avantageux.

Gullman ( *Acta phys. med.* , vol. I , p. 4 ) , rapporte le cas d'un enfant attaqué de convulsions qui tomba dans une hydropisie générale aussi-tôt



qu'elles cessèrent. J'ai été appelé auprès d'un malade qui se plaignit de vertige : il lui survint une enflure hydropique aux jambes aussi-tôt que cet accident fut dissipé.

L'hydropisie étoit , sans contredit , dans ce cas-ci , la suite d'une disposition vicieuse des nerfs ; & si l'on est obligé d'admettre cette cause dans certains cas , pourquoi voudroit-on la rejeter dans tous les autres ? Que l'on produise donc les raisons d'exclusion , ou que l'on se rende à l'évidence.

Parmi les différentes méthodes curatives recommandées contre l'hydropisie , il y en a quelques-unes qui semblent exclusivement intéresser les nerfs. Sennert , Riviere , & presque tous les anciens parlent avec confiance de l'efficacité des cataplasmes , emplâtres & onguents dans cette maladie. En Espagne , les cataplasmes sont très en usage contre l'hydropisie , comme on peut le voir par la pharmacopée nouvelle : voyez aussi Harris. L. 11 , Obs. 3.

Quant aux onguents & aux lini-



ments , le docteur Oliver de Bath a rapporté le cas d'une ascite , qui , après avoir résisté à plusieurs remèdes , fut guérie en frottant l'abdomen d'huile-vierge. Cette méthode a été adoptée depuis par le docteur Lind.

On a encore trouvé que l'opium étoit très-efficace. Mais comment peut-on expliquer l'action de ce remède , si-non en supposant que l'hydropisie a sa source dans un état vicié des nerfs ?

Malgré tout ce que je viens de dire , je ne me flatte pas d'avoir entièrement détruit la prévention où l'on est , que l'eau ramassée dans les cavités du corps est la cause de tous les symptômes qui se développent en même temps. L'hydropisie a une certaine conformité avec les abcès ; & qui est-ce qui voudroit prétendre que le pus qui s'y forme est la véritable cause de l'apostême. Montanus , médecin du seizième siècle , a déjà reconnu cette analogie. Voici comme il s'exprime : *Est ergo hydrops abscessus quidam qui in qualibet parte corporis accidere potest , præcipuè tamen in abdomine.* ( Consil. 263 , édit. Basil.



1738 , citée par Schenck , vol. I , p. 803 ). Tout le monde sçait que les abcès se forment à la suite des contusions , des piquures , de l'irritation causée par quelque corps étranger retenu dans le corps , & que la formation du pus est précédée de douleur qui se communique presque à tout le corps ; de tension , de palpitation , &c. , dans la partie affectée. Maintenant , en renonçant à tout préjugé , quelle différence réelle trouve-t-on entre l'hydropisie & l'abcès ? & qu'elle raison peut-on donner pour nier que l'hydropisie est un amas de sérosité produite par une affection morbifique des nerfs , comme l'abcès est un amas de pus formé également par une affection morbifique de ces organes ?







## CHAPITRE V.

*Toutes les maladies tirent probablement leur origine de celles des nerfs.*

**S'**IL est probable que les nerfs peuvent embarrasser & déranger la circulation , augmenter la chaleur animale , altérer la nature & les propriétés des fluides , enfin produire l'hydropisie , on peut , je crois , conclure que tous les dérangements & toutes les maladies sont produites par ces organes , & ne sont en effet que des affections des nerfs.

Les réflexions suivantes rendront ce sentiment encore plus probable.

1<sup>o</sup>. On admet presque généralement que l'obstruction , qui passe pour cause première de toutes les maladies nerveuses est absolument disproportionnée à son effet. Et , à la vérité , il y a tout lieu de croire



que, quoiqu'elle puisse être un symptôme de plusieurs maladies, elle n'est la cause d'aucune. Une ligature faite à un vaisseau sanguin, ne produit aucun mauvais effet, & encore moins une maladie funeste (1); cependant il faut l'avouer que c'est là le plus fort degré concevable d'obstruction.

Il n'y a pas non plus de raison pressante pour admettre la supposition, que le principe de toutes les maladies qui affectent nos corps, consiste dans un miasme septique. Il est vrai qu'il paroît que plusieurs médecins ont eu cette opinion, mais aucun d'eux n'a encore entrepris d'en faire la base de sa théorie. L'expérience constate même que plusieurs substances qui préviennent ou corrigent la putréfaction, sont très-déleteres au corps humain. Il y a peu de causes de destruction qui aient fait

---

(1) *Morgagni epist. anat.* 13. *sect.* 30. *Halleri physiol.* vol. I. pag. 116. *Van-Swieten, in Boerh.*



tant de ravages que les liqueurs spiritueuses : elles sont néanmoins de la classe des plus puissants antiseptiques. Les sels de toute espèce conservent la fermeté des corps morts , tandis qu'ils produisent un effet directement contraire sur ceux qui sont vivants. Le petit nombre d'hommes qui en ont fait usage avec excès , a péri par des hémorrhagies abondantes , suite de l'atténuation & de la corruption des liquides causées par l'irritation continuelle que cet abus a fait naître ( 1 ). Le quinquina & les amers ne sont pas toujours salutaires. On a vu des atrophies incurables survenir à l'usage immodéré des acides végétaux , & sur-tout du vinaigre. De plus , qui est-ce qui ne connoît pas les effets du froid , qui par ses impressions a peut-être détruit plus d'hommes que la guerre , la peste & la famine ensemble , quoiqu'il n'inf-

---

(1) *Acta Hafniens.* vol. I. p. 208 , *Ephem. nat. cur.* Décad. II. vol. p. 214. D. Lavington. *Phil. Transf.* vol. 55. p. 6.



pire pas la même terreur ? Cependant le froid est l'antiseptique le plus puissant ; & ce qui mérite d'être remarqué , c'est que plus il agit en cette qualité , plus il devient funeste à la santé & à la vie des hommes. Enfin , il ne faut pas oublier que l'air fixe qui corrige sur le champ la corruption commençante de chairs est également remarquable par sa propriété délétère.

D'un autre côté , les choses qui favorisent le plus les progrès de la putréfaction , conservent & rétablissent très-souvent la santé. Qu'y a-t-il , par exemple , qui hâte plus la fermentation putride que la chaleur réunie à l'humidité ? Cependant les bains chauds sont un remède très-efficace contre plusieurs maladies , particulièrement les rhumatismes , que le froid , ce principe antiseptique , produit si souvent. Les vapeurs tièdes reçues dans la bouche , ou les liqueurs de même nature bues au commencement d'un rhume produisent également de bons effets ; ce qui prouve que si un homme à paradoxes se met-



toit en tête de soutenir que les antiseptiques sont des causes de maladies, & que la putréfaction est un moyen curatif, il pourroit citer en faveur de sa doctrine, des raisons tout aussi spécieuses que celles qu'on pourroit avancer pour établir l'opinion contraire.

Les substances en putréfaction ne sont pas même si délétères à la vie animale qu'elles devroient l'être si le principe en question étoit fondé. La corneille fait ses délices des nourritures corrompues; & le chien s'en repaît sans inconvénient & avec plaisir. Le célèbre Haller rapporte dans sa physiologie ( vol. VI. , p. 190 , note première. ) d'après Ovington, que les habitants de Mascata nourrissent leur bétail exclusivement avec du poisson putréfié. Il n'y a pas long-temps, dit M. Curtis, ( Trans. phil., vol. LXIV. p. 383 ) que les Esquimaux ont renoncé à l'usage de manger tous leurs aliments crus & même pourris. Cependant, à l'exception de ces derniers, tous les animaux en question convertissent ces fucs putrides sans



aide d'aucun correctif tiré des végétaux, fermentants en leur propre substance ; & , autant qu'il a été possible de s'en assurer , ce changement s'opere sans trouble & sans déranger en rien l'économie animale.

2<sup>o</sup>. Les causes externes auxquelles on attribue généralement, & je crois, avec raison, le plus grand nombre de maladies, sont évidemment de nature à porter leurs premières impressions sur les nerfs.

Ainsi les fièvres contagieuses, cette classe nombreuse de maladies, sont la plupart du temps produites par les émanations des corps malades, qui s'introduisent dans les narines & l'estomac des corps sains. Ces émanations sont communément désagréables aux nerfs de ces parties, comme cela se prouve par leur odeur dégoûtante & les nausées qu'elles excitent. Cependant leurs principes sont si déliés, qu'ils échappent également à la vue & au tact, & que, par conséquent, ils ne sont pas capables de servir d'obstacle mécanique à la circulation des fluides.



Quelquefois la contagion se communique au moyen des vêtements infectés ; & dans ces cas , il est évident que les filaments des nerfs cutanés en sont les premiers affectés. On suppose que le froid cause les mauvais effets qu'il produit quelquefois , en arrêtant la transpiration : & cependant on fait usage sans aucune suite fâcheuse d'onguent & d'emplâtres dont on convient généralement qu'ils retiennent l'humeur transpirable. On a encore prétendu que le froid coagule les liqueurs : je me suis néanmoins assuré que les fièvres qui y surviennent ne présentent pas toujours de signes de coagulation. Il s'ensuit de là que les mauvais effets que le froid produit sont très-probablement le résultat de son action sur les nerfs que tout le monde fait être directs & très-sensible.

Nous savons aussi que le vin agit immédiatement sur les nerfs , non-seulement par la sensation stimulante qu'il imprime , mais encore parce qu'il ranime les forces bien plus



promptement que le chyle, élaboré dans les intestins, ne peut être absorbé par les vaisseaux lactés, passer par le conduit thoracique, & être porté dans le sang.

3<sup>e</sup>. Il ne paroît pas que les désordres causés par les poisons viennent de l'action de ces substances sur les liquides, de leur mélange avec ceux-ci, & de leur abord commun dans les différentes parties du corps : au contraire, il semble qu'il faut les attribuer à l'irritation & aux lésions des nerfs qui précèdent toute espèce d'altération dans les liquides. En preuve de cela, nous pouvons observer que les effets des poisons sont en quelques rencontres trop vifs, & dans d'autres trop lents pour qu'on puisse en rendre raison au moyen de la circulation des fluides.

Il faut comprendre parmi les poisons de la première classe, l'eau des cerises ou de noyau cohobée, qui tue dans un instant; le poison avec lequel les Indiens empoisonnent leurs fleches, & qui est égale-



ment prompt ; l'air putride , corrompu , dégagé des substances inflammables ou de celles qui pourrissent. L'odeur du musc même , s'il n'est pas absolument mortel , a souvent causé des convulsions.

Je crois qu'il faut classer parmi les poisons dont l'action est trop lente pour dépendre de leur circulation avec les liquides , celui de la vipere , qui , à la vérité , cause presque à l'instant de grandes douleurs & de l'enflure à la partie affectée p. e. le doigt , mais qui agit ensuite avec assez de lenteur pour qu'il faille peut-être une heure ou deux aux progrès ultérieurs de l'enflure au poignet , & de là successivement à l'avant-bras , le coude , le bras , l'épaule , &c. , au lieu que si l'action de ce venin portoit sur les liquides , soit sang , soit lymphe , ses effets devoient être communiqués par ces fluides en beaucoup moins de temps à toutes les parties du corps.

En deuxieme lieu , le virus vénérien ne produit d'abord qu'un mal local , d'où l'on peut conclure qu'il



affecte les nerfs exclusivement : car , si par son action il vicioit les fluides de quelque espece qu'ils soient , il seroit promptement répandu dans tout le corps au moyen des vaisseaux sanguins ou lymphatiques , & il n'y auroit presque pas d'accident vénérien simplement local. Le virus de la rage est bien souvent encore plus lent dans ses effets : on dit qu'il reste quelquefois des années entieres sans développer sa virulence (1). L'inoculation offre une quatrieme preuve également décisive. Le temps qui s'écoule entre la communication du virus & le développement de la maladie est bien plus que suffisant pour le faire charrier aux parties les plus éloignées & dans les vaisseaux les plus fins du corps.

Or , si les nerfs sont en état de produire presque tous les symptomes des maladies , si les autres causes supposées sont évidemment insuffisantes

---

(1) Schenck. L. VII. 54. Ephem. nat. Cur. Dec. 3. vol. VI. p. 266.



pour cela ; si dans plusieurs cas la premiere impression se fait indubitablement sur les nerfs ; si toutes les fois que l'on connoît positivement la cause nuisible , ( ce qui n'a lieu que relativement aux poisons ) , on voit clairement que ses effets se portent principalement sur les nerfs ; il en résulte une très-grande probabilité en faveur du sentiment qui établit que les nerfs sont le sujet de toutes les maladies quelconques.



## CHAPITRE VI.

*De la probabilité que les médicaments qui guérissent les maladies agissent exclusivement au moyen des nerfs.*

**L**ES remedes reçus dans l'estomac ne peuvent agir que de l'une ou l'autre des manieres suivantes : c'est-à-dire , où ils agissent immé-



diatement sur les nerfs, ou ils portent leur action sur les liquides après être incorporés avec eux au moyen de la digestion. Peut-être qu'il faudra admettre l'une & l'autre sans donner l'exclusion à aucune.

En supposant qu'il faille que la digestion incorpore préalablement les médicaments dans les liqueurs animales, leurs effets ne s'appercevront que lorsqu'au moyen de la circulation, ils seront portés au contact immédiat avec les nerfs; & ces points de contacts n'en feront que plus nombreux, attendu qu'ainsi divisés & entraînés dans le torrent des humeurs, la circulation applique à la fin les éléments médicamenteux aux différents points nerveux.

De l'autre côté, on voit tous les jours des médicaments internes dont l'usage indique clairement que leur principale action se porte sur les nerfs. Qui entreprendra d'expliquer d'une autre manière les effets qu'opèrent journellement certaines drogues, telles que l'antimoine & le mercure, quoiqu'on les donne à très-



petites doses ? Un quart de grain de tartre émétique , qui contient une moitié de safran d'antimoine , suffit pour produire des changemens souvent étonnans chez les malades attaqués de fièvre inflammatoire.

Douze grains de sublimé-corrosif divisés en doses d'un quart de grain chacune , suffisent généralement pour guérir la maladie vénérienne la mieux conditionnée ; cependant la quantité de mercure qui entre dans la composition de ces douze grains ne peut pas être au delà de huit grains. Les gouttes blanches du Sr. Ward , si connues pour avoir fait des cures miraculeuses , contiennent du mercure ( qui est le seul ingrédient auquel on reconnoît des qualités véritablement efficaces contre cette maladie ) , mais en si petite quantité qu'il y en a à peine un quart de grain par dose. Et d'après quels principes pourrions-nous expliquer l'efficacité d'une dose si peu considérable , si nous n'établissions pas qu'elle opere ses effets au moyen du stimulus qui agit sur la partie sensible des nerfs.



On a remarqué encore que les médicaments qui , dans le commencement , procurent un soulagement considérable aux malades , perdent , en les continuant , peu-à-peu leurs vertus , & deviennent absolument inertes. Or , si leur efficacité dépendoit de quelque changement produit dans les fluides , au lieu de diminuer , elle devroit aller en augmentant , à mesure qu'on réitere ces remedes ; de la même maniere que chaque goutte d'acide ajouté à un alkali l'amene de plus en plus vers l'état d'un sel neutre. Supposons à présent que les remedes agissent principalement sur les nerfs , & nous concevrons facilement que l'effet du stimulus doit être plus fort dans le commencement , & que , peu-à-peu , il doit perdre de son énergie à mesure que l'habitude rend le nerf calleux ou insensible.

Il y a néanmoins plusieurs cas où l'on peut dire positivement que la guérison de la maladie résulte de quelque changement dans les nerfs. Cela a lieu dans les personnes que le



seul changement d'air soulage. On a vu réussir ce moyen dans les atrophies & les indigestions opiniâtres. Il y a même des exemples multipliés qu'il a guéri des ulcères qui avoient résisté à tout autre remède (1).

Beaucoup de maladies ont été guéries par la musique : c'est une vérité attestée par un grand nombre d'auteurs cités par M. de Haller, ( *Physiol.* vol. V. p. 305 ), & que je n'ai pu me procurer. Je ne ferai donc mention que des deux faits suivans : le premier est un vertige guéri plusieurs fois par le son d'une trompette , qu'on lit dans les *Acta physico-medica*, ( vol. I. p. 88. ); & le second , qui est rapporté très-en détail dans les *Ephémérides* d'Allemagne ( Dec. III. vol. 9 & 10. p. 41 ) concerne une jeune dame dangereusement malade d'une fièvre maligne à qui un concert exécuté dans sa chambre a rendu la santé.

On fait assez généralement que

---

(1) Voy. *Acta Hafn.* vol. III. p. 76.



l'éther vitriolique appliqué extérieurement dissipe les maux de tête & d'autres douleurs aiguës. Le vinaigre employé à l'extérieur est de tous les résolutifs connus, le plus efficace dans les inflammations légères & les fluxions. Les emplâtres stomachiques ont autant d'efficacité pour fortifier l'estomac que les emplâtres céphaliques pour remédier aux vertiges & autres affections de cette nature. Les emplâtres chauds de quelque espèce qu'ils soient, enlèvent promptement les douleurs causées par les vents & les autres douleurs aiguës. J'ai l'expérience pour garant de ce que j'avance ici.

Les accès hystériques sont souvent dissipés par les émanations pénétrantes des plumes brûlées, de la matricaire, de l'assa-fétida qui frappent le nerf olfactif. Trallien rapporte dans son premier livre plusieurs exemples d'épilepsie guérie par l'odeur de la rhue. On lit dans les Epémerides d'Allemagne une observation sur une hémiplegie dissipée par du fumier de porc appliqué au nez  
du

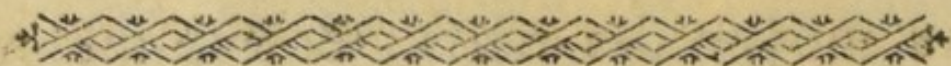


du malade. Ce topique porta une telle irritation au cerveau de l'hémiplégique qu'il s'éveilla en sursaut, & dès ce moment, le sentiment du côté affecté fut rétabli. On trouve enfin dans ce même recueil plusieurs cas de fièvres tierces enlevées par l'odeur d'une graisse à peu près semblable au vieux oing dont on se sert pour graisser les roues des voitures. ( Dec. III. vol. II. p. 120. ) Plusieurs de ces faits prouvent incontestablement que les remèdes agissent au moyen des nerfs, & que même ceux qu'on prend intérieurement produisent leurs effets par le secours de ces organes.

On peut voir par-là combien il est imprudent à quelques modernes de nier ou de négliger l'efficacité des emplâtres, des fomentations, des embrocations & autres applications externes, dont autrefois on faisoit un si grand usage; enfin, presque de toutes qui ne peuvent se convertir en liquides ou entrer *totâ substantiâ* dans la masse des humeurs: ce qui a été cause que dans plusieurs



cas les malades ont été privés de secours très-actifs , que le médecin a perdu l'occasion d'acquérir de la réputation, & que les ignorants ont eu de l'avantage sur lui, en ce qu'ignorant des théories spéculatives des savants , ils ne se sont pas laissé égarer par elles, & qu'ils ont suivi fidèlement l'expérience qui est , sans contredit, un guide plus assuré que tous les raisonnements théoretiques quelconques.



## CHAPITRE VII.

*Confirmation de la doctrine précédente, tirée des phénomènes que présentent les causes intellectuelles.*

**L**A doctrine que les maladies se forment & se détruisent par le moyen des nerfs , acquerra un nouveau degré de certitude , si l'on montre qu'elles peuvent être produites & emportées par des causes intellec-



tuelles , dont l'action immédiate ne peut intéresser que le système nerveux. Car quoiqu'on ne puisse pas assurer que les causes matérielles agissent de la même manière que les causes intellectuelles , on ne peut pas moins conclure de la manière d'agir de celles-ci à la possibilité que les autres agissent de même.

Pour donner plus de poids à cette assertion , il sera à propos avant d'aller plus loin , d'observer que le stimulus matériel , ainsi que le stimulus intellectuel , paroissent s'équivaloir dans l'économie animale. Le rire est également produit par des idées burlesques & par un chatouillement agréable des nerfs cutanés qui sont dans un état de grande sensibilité comme dans les enfants. Les femmes hystériques rendent une urine très-limpide toutes les fois qu'elles essuient quelque altération ; d'autres font dans ce cas , après avoir bu abondamment d'une liqueur acidule. Mais rien ne place dans un plus grand jour cette conformité d'effets des stimulus matériel & intellectuel



que l'érection du pénis, qui, quelquefois est opérée par l'amour ou des idées lascives, & d'autrefois par l'action du virus vénérien, des sels acrimonieux, des cantharides, par la faim canine (1), par une purgation, par l'exercice du cheval, par l'abondance des suc nutritifs, riches en substance spermatique, & enfin dans le cas qui a déjà été rapporté, par le dérangement dans la moëlle épinière survenu à la suite d'une chute violente sur les fesses (2).

Les causes intellectuelles font aussi cesser l'impression des stimulus matériels : on a vu nombre d'ivrognes devenir raisonnables tout-à-coup par l'effet d'une grande peur (3), & tout le monde pourra se rappeler des exemples de maux de dents qui ont disparu aussi-tôt que le dentiste s'est mis en devoir de vouloir arracher la

(1) *Cælius Aurelianus.*

(2) *Ephem. Nat. Cur. Dec. II. vol. X, pag. 230.*

(3) *Ephem. Nat. Cur. Dec. I. vol. II, pag. 318.*



dent douloureuse. Il ne paroîtra donc pas étonnant que les maladies aiguës & chroniques puissent être causées & guéries quelquefois par les passions de l'ame (1) : ainsi la mélancolie soutenue & le dégoût affoiblissent la digestion & épuisent le corps autant qu'une maladie. D'un autre côté , la satisfaction extérieure est le restaurant le plus actif dans plusieurs circonstances. Les accès épileptiques sont quelquefois réveillés par les affections des extrémités , d'autrefois aussi par la frayeur & la surprise.

Il n'est pas plus certain qu'un excès de vin produit la fièvre , qu'il n'est que la colere puisse la donner. Une impression violente de frayeur , de douleur ou de joie a enlevé plus d'une personne , & avec la même promptitude que le coup le plus violent appliqué sur la tête. Si la mort n'en est pas la suite , il en résulte des douleurs aiguës , qui excitent le vo-

---

(1) Hildan. Cent. I. Obs. 18. vol. V. Obs. 72. Schenck, L. III. pag. 2 , Obs. 56.



missément & ébranlent tout le cerveau.

Cependant la frayeur , quoique due à l'aversion naturelle qu'on a pour les souffrances , n'est pas toujours suivie des mêmes effets , & si elle tue quelquefois , elle rend aussi quelquefois la santé aux malades. J'ai connu moi-même un gentilhomme dont les pieds étoient tellement perclus de la goutte , qu'il étoit réduit à se faire porter sur le dos par son valet. Un jour qu'on le montoit ainsi un escalier , il apprit que son épouse étoit tombée dans une attaque d'apoplexie. Il se glissa aussi-tôt en bas du dos de son valet ; il descendit l'escalier sans aucune difficulté , & il enleva sa femme du lit avec une force qui étonnoit tous les assistants. Une dame de ma connoissance fut guérie du marasme par la frayeur que lui donna un incendie : cette femme avoit été jugée désespérée & aux portes du tombeau par le célèbre docteur Huxham. ( Voyez encore les Ephm. d'Allem. Dec. III. vol. 9 & 10. Schenck, lib I c. 181. )





## CHAPITRE VIII.

### *Des différentes méthodes d'appaiser l'irritation.*

**O**N peut rapporter à deux classes générales les méthodes d'appaiser l'irritation; l'une comprend celles qui relâchent & modèrent la force des nerfs (1); & l'autre celles qui détruisent l'impression d'un stimulus en y substituant un autre.

La première classe comprend la saignée, les purgatifs, les lavages, les émollients, les cataplasmes, les liniments huileux.

Je range les purgatifs dans cette classe, parce que leur effet sur la

---

(1) Le relâchement seul guérit quelquefois les maladies comme il conste par le cas d'une sciatique enracinée & opiniâtre qu'un accès de foiblesse a emportée. Voyez *Forestus*, L. XXIX. Obs. 21.



constitution est évidemment de relâcher quoiqu'au moyen d'un stimulus qui irrite les fibres sensibles des intestins (1). Comme ces méthodes de calmer l'irritation sont assez aisées à concevoir, je ne m'y arrêterai pas, & je passe tout de suite à celles de la seconde classe. Je placerai sans hésiter, dans cette division l'opium, le quinquina & toutes sortes de remèdes fortifiants & actifs.

On peut conclure à ce que l'opium (2) agit par une qualité stimulante des effets qu'il produit lorsqu'il est donné à une dose trop forte, ou qu'on l'applique sur une partie très-enflammée. Dans le premier cas, il cause des vomissements & des convulsions; dans le second, il excite les douleurs les plus cruelles (3). Si par son essence il étoit uniquement anodyn, il le feroit dans toutes les

(1) Voyez les ingénieuses remarques du célèbre Van-Swieten : *Comment. in Boërhaër. Sect. 760.*

(2) *Laudanum opiatum purgans.* Ephem. Nat. Cur. Decad. II. vol. VIII. p. 117.

(3) Schenck. L. I. c. 296.



circonstances quelconques ; & plus la dose en seroit forte , plus le nerf seroit exposé à son action , & plus ce narcotique appaiseroit promptement & inmanquablement la douleur. On peut , je crois , hasarder à cet égard la conjecture qu'il produit le sommeil de la même manière que les oignons & le tabac , c'est-à-dire , par un mode particulier & par un certain degré d'irritation.

Pour se convaincre que le quinquina est du nombre des irritants , il ne s'agit que de se rappeler qu'il devient souvent purgatif , & qu'il imprime un goût piquant sur la langue , sur-tout si elle est aride ou tendue.

Tous les médicaments fétides , les amers , les remèdes aromatiques ont une qualité irritante : le camphre en particulier a une âcreté très-considérable. Il n'y a pas une de ces substances qui n'efface en peu de temps une irritation qui existoit antérieurement. Lorsque cette irritation vient de la douleur de quelque partie , rien ne la calme plus sûrement que l'o-



pium : si c'est la débilité naturelle des nerfs qui y donne lieu , il faut avoir recours aux gommeux : le quinquina est un remède prompt & toujours bon à employer dans le cas d'irritation par une fièvre intermittente. Le vin naturellement stimulant & irritant est bien souvent un cordial souverain. Le camphre appaise très-fréquemment la chaleur fébrile d'une manière très-remarquable , & on ne peut révoquer en doute son efficacité lorsqu'il s'agit de calmer la cuisson & la douleur occasionnées par les vésicatoires.

On peut , je crois , attribuer les effets puissants du mercure , à ce que ce demi-métal est irritant par sa propre nature & sans qu'il soit besoin de le combiner avec quelque autre substance ; cela se prouve par la violence avec laquelle agit ce minéral calciné sans aucune addition , & seulement au moyen d'une chaleur douce , comme aussi par la grande douleur qu'il excite lorsqu'il est réduit en onguent avec du sain-doux frais , quoique ce dernier , ainsi que toutes



les applications onctueuses procurent ordinairement du calme. La fluidité naturelle du vif-argent est probablement la cause qu'il n'affecte pas sur le champ les nerfs; parce que ses particules s'attirent plus fortement les unes les autres qu'elles ne cèdent à l'attraction d'une troisieme substance. Je fais cependant que dans l'état de mercure coulant même il a causé une salivation peu de temps après qu'il avoit été pris de la maniere indiquée par le docteur Dover: ( voyez aussi l'essai sur le poison par le docteur Méad ).

Les remedes balsamiques sont utiles dans les ulceres où les émollients n'opèrent aucun changement avantageux. Cela ne vient-il pas de leur qualité stimulante & échauffante ?

Le vinaigre est le plus puissant re-percussif que l'on connoisse : il prévient les fluxions que de causes stimulantes ou des lésions externes tendent à produire. Cependant personne n'ignore que le vinaigre lui-même est très-irritant lorsqu'on en met sur la langue , & beaucoup plus encore



quand on en touche une plaie récente. On applique les vésicatoires au côté dans les pleurésies, & on respire des sels volatils pour guérir un violent mal de tête ; c'est à-dire , qu'on a recours à un nouveau stimulus pour détruire celui qui existe déjà, & la cure , au moyen de l'éther , qui imprime une sensation brûlante à la partie , n'est - elle pas du même genre ?

On peut conclure avec raison que les guérisons s'opèrent au moyen d'un stimulus par les faits rapportés dans le dernier volume des essais d'Edimbourg, p. 462. On y lit qu'un homme détournoit souvent les accès de goutte en mangeant des harangs salés, étant au lit, & s'abstenant ensuite de boire : & que d'autres personnes gouteuses qui voulant mettre en usage le même moyen curatif, ne pouvoient endurer la chaleur excessive & la soif qu'il excitoit, cherchoient à y remédier en buvant, ce qui leur faisoit perdre entièrement le fruit de leur essai, & manquer la cure.



Je ne prétends néanmoins pas infinuer qu'il soit indifférent d'employer un stimulant quelconque, quoiqu'il y ait là-dessus assez de liberté. Ainsi, à l'égard de l'air, on peut procurer des effets plus ou moins salutaires, plus ou moins prompts. Car tout le monde fait qu'un air pur, vif, produit des effets contraires à ceux d'un air épais & impur. Je me souviens très-bien d'un enfant de six ou sept ans qui étant à la campagne, languissoit & dépérissoit à vue d'œil, & qui se rétablit entièrement par un séjour de six mois à la ville, où il étoit logé dans une rue étroite, sombre & très-peuplée.

Je ne prétends pas conclure de cette observation que cette méthode conviendrait dans tous les cas, ni même qu'elle soit supérieure à un traitement au moyen des évacuans, des émolliens ou de quelque autre espèce de stimulant.

On peut rapporter ce fait, ainsi que tant d'autres déjà connus, aux effets dus à un stimulus mécanique.



Je n'insisterai pas sur l'usage de fouëtter les engelures avec du lioux , parce que je n'ai d'autre garant de son efficacité que l'opinion vulgaire.

Je ne range pas dans la même classe le récit du docteur Hildanus , concernant des gouttes guéries dans plusieurs cas par la torture , ni celui de Loffius , praticien du siècle dernier (1) , dans lequel il est question d'un vertige accompagné de douleurs , qui fut emporté par une chute où la tête fut frappée violemment , ni enfin celui de Kellnerus (2) , qui assure que deux malades , atteints d'une dyssenterie épidémique , ont été guéris par une rude fustigation.

La conformité de ces faits recueillis par des savants de différents temps & de divers pays est un puissant motif de crédibilité , & leur mérite notre attention malgré l'idée risible qu'ils font naître. Leur singularité même les rend remarquables en ce

(1) *Loffii observat.* L. I. Obs. 8.

(2) *Acta physico-medica* vol. IV. p. 450.



qu'elle prouve qu'ils sortent de l'ordre naturel, & qu'ils dépendent de quelques principes inconnus jusqu'ici.

## C O N C L U S I O N.

En faisant la récapitulation de tout ce qui a été dit dans cet ouvrage, je trouve peu d'objections qu'on puisse lui opposer : & quoique j'aie laissé de doutes sur quelques faits aussi extraordinaires qu'incroyables, je ne prétends pas taxer de crédulité ceux qui voudront les admettre. La plupart des hommes sont très-crédules, parce qu'ils sont bornés, & qu'ils épousent aveuglément des théories & des systèmes erronés qui sont à la mode.

Quant à ceux qui ont peine à croire que les obstacles à la circulation sont une cause universelle des maladies, ils rejeteront comme indignes de foi les faits que j'ai rapportés.

Le philosophe qui observe & médite sans cesse ne fixe pas des bornes à la nature ni à ses effets. Ses spé-



culations se trouvent-elles contredites par des faits appuyés sur des témoignages irréprochables ? Loin de les nier, il cherche à s'affurer de la vérité & à rectifier sa théorie.

Cette conduite est sur-tout nécessaire dans les recherches médicales, attendu que la médecine présente tous les jours des phénomènes qui semblent incroyables ; & que pour apprécier ces phénomènes, il faut s'en rapporter à l'exactitude, à l'intelligence & à la véracité de l'observateur ; & que ceux qui voudroient les nier parce qu'ils leur paroîtroient incroyables, ne feroient pas attention que ce qui paroît étrange & bizarre n'est qu'une chose dont on ne peut pas rendre compte ; qui sans impliquer constamment erreur ou absurdité, indique seulement bien souvent l'imperfection de nos connoissances & les égarements du théoricien.

Les faits extraordinaires que j'ai cités sont pour la plupart tirés des livres dont les auteurs sont morts depuis long-temps, & qui même sont oubliés ; ce qui est cause qu'on ne



peut actuellement donner des garants de leur exactitude & de leurs lumieres. Mais , d'un autre côté , le témoignage de ces auteurs a l'avantage de ne pas être suspect de partialité ni d'infidélité. Ils rapportent simplement & de bonne foi le fait tel qu'il est sans présenter les conséquences qu'on peut en tirer ; en sorte que dans le cas même que j'eusse été en état d'étayer chaque fait par la déposition des témoins oculaires , je n'aurois vraisemblablement pas moins préféré de m'en tenir à ceux que j'ai cités.

J'ai tiré mes principaux matériaux des recueils publiés en Allemagne sous les divers titres d'*Ephémérides* , de *Centuries* , d'*Acta physico-medica* , ou *nova acta* , &c. , &c. Les auteurs de ces collections volumineuses sont pour la plupart ignorés en Angleterre. On peut les prendre, si l'on veut, pour des rêveurs ignorants , parce qu'on n'y trouve pas les noms célèbres de Heister & de Morgagni dont la véracité , la fidélité & la sagacité sont connues & à toute épreuve. Maintenant si personne ne peut nier ni



révoquer en doute les témoignages cités & rapportés plus haut, la singularité des faits (1), au lieu de nuire

---

(1) On trouve à Philadelphie une espèce de *rhus* ou *rhoé*, arbrisseau très-commun dans les marais & les fondrières, que les Anglois & les Suédois appellent *arbre-poison*. Linné le désigne sous le nom de *rhus vernix*. Lorsqu'on fait une incision dans l'écorce de cet arbrisseau, il en découle une liqueur jaune tirant sur le blanc, qui répand une odeur désagréable. On ne le connoît guere ici par ses bonnes qualités, mais bien par ses mauvaises qui affectent fortement certaines constitutions, tandis qu'elles n'ont aucun fâcheux effet sur d'autres. Il y a des personnes constitués de façon à pouvoir manier cet arbrisseau à leur fantaisie, le couper, le peler, le frotter dans les mains, en flairer la sciure, & même répandre de son suc sur leur peau sans éprouver aucun inconvénient, tandis que d'autres n'osent l'approcher, & encore moins le toucher lorsque son bois est frais, ni prendre la main de quelqu'un qui l'a manié, pas même s'exposer à la fumée qu'il répand en brûlant, sans en être promptement incommodées. Chez quelques-uns les mains s'enflent en moins d'une heure; chez d'autres, l'enflure s'étend sur le visage & successivement sur tout le corps, avec des douleurs très-aiguës : quelquefois des vessies, des ampoules, & des pustules couvrent la peau en si grand nombre que le malade paroît infecté de la lepre la mieux caractérisée. Chez d'autres l'épiderme se détache en peu de jours, comme lorsqu'on s'est brûlé avec de l'eau bouillante.



à notre doctrine générale , en est un appui avantageux.

Honny soit qui mal y pense.

J'ai vu quelques individus qui n'osoient pas même s'exposer au vent qui entraînoit des émanations de cet arbrisseau sans être pris sur le champ d'une très-grande douleur. Les yeux s'enfloient pendant quatre ou cinq jours au point quelquefois d'être fermés. J'ai connu beaucoup de vieilles gens de la campagne qui redoutoient bien plus cet arbrisseau que l'approche d'une vipère. L'antidote est un onguent composé de charbons pulvérisés de plusieurs arbres du pays incorporés dans du lard. La guérison est assurée , dit-on , lorsqu'il est appliqué très-chaud sur la partie enflée.





THE HISTORY OF THE  
CITY OF BOSTON  
FROM 1630 TO 1800  
BY  
JOHN H. COLEMAN

THE HISTORY OF THE  
CITY OF BOSTON  
FROM 1630 TO 1800  
BY  
JOHN H. COLEMAN  
PUBLISHED BY  
J. B. LEECH & CO.  
100 NASSAU ST. N. Y.

THE HISTORY OF THE  
CITY OF BOSTON  
FROM 1630 TO 1800  
BY  
JOHN H. COLEMAN  
PUBLISHED BY  
J. B. LEECH & CO.  
100 NASSAU ST. N. Y.





# ESSAI

*Sur la nature & la cure de la maladie appelée fièvre vermineuse ; par le docteur Musgrave, de la Société royale de Londres, & correspondant de l'Académie des belles-lettres de Paris.*

**P**RESQUE tous les enfants sont sujets à la maladie qu'on appelle *fièvre vermineuse* ; & cependant très-peu de personnes recourent aux médecins pour la guérir. Il ne sera donc pas, je pense, inutile au public d'établir une méthode de traiter cette maladie qui, dans plusieurs cas que ma propre pratique m'a fournis, a été suivie d'un succès complet. Et comme cette méthode procure aux malades un soulagement prompt, je dois supposer qu'elle peut être adoptée généralement sans qu'il y ait aucun accident ou aucune suite fâcheuse à craindre.

La plus grande difficulté qui se rencontre dans le traitement de cette



fièvre, vient, selon moi, de ce qu'on l'attribue presque toujours aux vers; quoique la plupart du temps elle soit due à une cause toute différente. Je ne prétends néanmoins pas nier que les vers n'abondent dans le corps humain, ni que l'irritation qu'ils causent ne produise quelquefois la fièvre; mais je crains bien que ces cas ne soient beaucoup plus rares qu'on ne l'imagine, & que malheureusement on ne traite un grand nombre de maladies d'enfants pour des accidents occasionnés par les vers, qui au fond ne sont pas dues à cette cause.

Un très-grand nombre de médecins, quoiqu'éclairés d'ailleurs, tombent souvent en erreur à l'égard de cette fièvre: comme le prouvent encore les recherches du célèbre docteur Hunter. Ce sçavant médecin a disséqué un grand nombre d'enfants qu'on avoit crus morts d'une fièvre vermineuse, & qui avoient été traités en conséquence, sans avoir trouvé dans leurs cadavres aucune apparence de vers. D'où il suit que les maladies de ces enfants avoient été d'un tout autre genre.



On lit dans les essais d'Edimbourg, publiés par le docteur Sinclair un passage qui vient à l'appui de mes expériences. Il y est dit que les erreurs de cette sorte ne sont pas une chose nouvelle; que comme tous les médecins expérimentés le sçavent, il n'y a pas de symptôme de cette maladie qu'on attribue ordinairement aux vers (excepté le vomissement de ces reptiles) qui ne dépende très-souvent de quelque autre cause. Mais si ce n'est pas une chose nouvelle que de voir les médecins prescrire des remèdes contre les vers dans les cas où il n'y en a pas, on doit être effrayé des maux qu'un tel mal-entendu peut occasionner tous les jours.

La source de cette méprise est que le peuple toujours trop précipité dans ses jugements conclut de ce que les malades rendent quelques vers, à l'existence d'une foule innombrable dans le corps. Mais cette conclusion n'est appuyée que sur des signes très-équivoques & très-incertains (comme M. Sinclair le donne aussi à entendre) tels que des selles qui con-



tiennent des matieres épaisses , grumelées , ressemblantes à du lait caillé, & quelquefois une matiere d'un verd foncé , pleine de filaments semblables en apparence à de la conferve qui furnage à l'eau ; de l'urine qui charie quelque chose de gras , qui a l'apparence de crème. Si avec ces signes tirés des excréments le malade a le visage haut en couleur , s'il sursaute souvent pendant le sommeil , s'il se gratte volontiers le nez , l'on conclut que , quoique les vers n'existent pas tout formés dans ces matieres , il n'y a pas moins une quantité prodigieuse de germes , *minera verminosa* , ou *semen verminosum* , qu'il importe de chasser à force de purgatifs.

Cependant des médecins très-occupés ont observé que la maladie est beaucoup moins opiniâtre & dangereuse lorsque les vers sont formés , quand même leur nombre seroit très-considérable , que lorsque , sans rencontrer de ces reptiles dans les selles , il n'y a qu'une grande quantité de ce que communément on appelle *semen*. Il est impossible toutefois que  
les



les vers dans ce dernier cas , où il ne font que dans l'état d'embryon & presque invisibles, produisent une vive irritation dans les boyaux , ou absorbent autant de chyle qu'ils feroient s'ils étoient parfaitement formés & actifs ; ce qui prouve que le prétendu *semen verminosum* ne doit pas causer autant de troubles & de dérangements qu'on prétend dans les corps où il se trouve.

On a observé , il y a long-temps, que dans les fièvres supposées vermineuses , les vers font du mal de temps à autre , occasionnent une enflure & une inflammation au nombril , & que la maladie se dissipe promptement si la suppuration s'établit , au lieu que s'il n'y a aucune tendance à l'inflammation , la suite en est toujours funeste ; du moins la maladie est longue & difficile à guérir. Mais quelle connexion peut-il y avoir entre la suppuration du nombril , ne rendant que du pus , & l'existence réelle des vers ? Pourquoi tous les fâcheux symptômes s'évanouissent-ils au moment que la sup-



puration s'établit , comme je l'ai vu arriver , s'ils ont été produits par des vers logés dans les intestins , où ils continuent de séjourner ? Il paroît donc que la maladie étoit seulement une irritation ou une affection morbifique de quelque intestin , occasionnée par l'usage de quelque nourriture mal-saine que la force de la constitution a porté à la surface du corps , au soulagement immédiat & proportionné des parties vitales & intérieures. Maintenant si telle est la vraie nature de la maladie dans certains cas , on peut conjecturer qu'elle est la même dans beaucoup d'autres où les efforts de la nature ont été contrariés , & dans lesquelles on a épuisé ses forces par des purgations mal placées & trop souvent répétées.

On voit tous les jours que les purgatifs ne réussissent pas à déloger les vers dans les enfants. Cette vérité est connue de toutes les personnes qui employent souvent cette sorte de remèdes dans les cas de fièvre vermineuse supposée ; & la résistance que cette maladie oppose à la guéri-



son , semble prouver que c'est au vice de la méthode curative qu'il faut l'attribuer , c'est-à-dire , à l'abus des purgatifs. Et encore n'y auroit-il que demi-mal si toutes ces purgations ne produisoient que des nausées , un mal-être , quelques tranchées passageres & en pure perte ; mais malheureusement leurs mauvais effets ne se bornent pas là ; & ces remedes dont l'usage n'est qu'inutile dans la supposition qu'il y a des vers à expulser , deviennent pernicioeux & souvent destructeurs sous un point de vue différent & plus probable.

Si l'irritation des intestins étend son influence jusque sur le cerveau , comme cela arrive volontiers , l'indication sera de calmer cette irritation & de fortifier les intestins après avoir toutefois évacué la matiere peccante , & non pas de les affoiblir par des purgations fréquentes qui sont de nouvelles causes irritantes , & portent leur action dans toute la longueur du canal intestinal. Dans les enfants , dont les nerfs sont tendres , & dans lesquels l'irritation se transmet promp-



tement des intestins & des autres parties éloignées du corps au cerveau , il faut craindre les effets de cette irritation , & sur-tout lorsqu'elle est trop souvent répétée. J'ai été plus d'une fois témoin que des felles qui amenoient des vers , quoique le nombre de ces derniers ne fût pas considérable , ont été suivies bientôt après de convulsions légères & d'autres symptômes nerveux très-effrayants. On ne pouvoit douter que dans ce cas-ci les enfants n'eussent de vers ; on pouvoit même conjecturer qu'ils en eussent encore beaucoup ; mais auroit-on osé les tourmenter & les affoiblir par l'usage des purgatifs , qui ne pourroient que leur être nuisibles , sur-tout si la supposition d'un plus grand nombre de vers à évacuer , étoit mal fondée.

Il est d'autres vermifuges qui ne sont pas purgatifs , & contre lesquels il n'y a pas la même objection à faire , quoiqu'il n'y ait que fort peu , ou pour mieux dire, point du tout de bien à en attendre dans la fièvre prétendue vermineuse , qui, comme je l'ai déjà dit,



est beaucoup plus rare qu'on ne le pense.

La véritable cause de cette maladie est, comme je m'en suis assuré plus d'une fois, l'abus des fruits qu'on permet aux enfants ; quoiqu'elle puisse quelquefois se déclarer malgré un régime bien réglé.

Il est probable que les fruits, de quelque espèce qu'ils soient, lorsqu'on en mange trop, donnent également la fièvre ; & que même ils peuvent occasionner d'autres accidents très-graves quand on continue trop long-temps ces excès. Je me suis convaincu nombre de fois tant par ma propre expérience que par celle des médecins mes amis, qu'une foule de dérangements & de maladies qui arrivent en été sont causés par les cerises mangées avec excès, quoiqu'elles soient regardées généralement & par-tout le monde comme un fruit salutaire & rafraîchissant, au point qu'on permette aux enfants d'en manger à volonté sans qu'on ait la moindre inquiétude sur leurs effets. Il n'en est pas de même des poires,



des prunes , & des pommes qu'on ne croit pas auffi faines que les cérifes.

De toutes les branches des sciences naturelles , il n'y en a aucune qui admette tant de fujets de doute & qui prête tant au fcepticifme que la médecine. Il n'est donc pas étonnant que beaucoup de gens foient dans la ferme perfuafion que les fruits ne peuvent jamais faire de mal aux enfans. Cependant ils ont de commun avec toutes les fubftances que nous connoiffons qu'ils produifent des effets différens felon la constitution des perfonnes qui en ufent. Ils font falutaires & médicamenteux à l'un ; benins à un autre , nuisibles à un troifieme. Dans le cas même où ils font préjudiciables , le détrimement qu'ils apportent doit être en raifon de la quantité , & cette quantité qui eft relative à la constitution & au tempérament ne peut être fixée par aucun moyen connu.

Les perfonnes qui ne font pas attention à cette diverfité d'effets , font incapables de fe rendre raifon du mal qu'elles éprouvent ; elles continuent



à être dans la persuasion qu'elles peuvent manger , sans risque , autant de fruit qu'il leur plaît ; & que tous les autres en peuvent faire de même. S'ils voyent que ces essais ne réussissent pas aux autres , elles se fondent sur le principe que les choses même les plus nuisibles ne produisent pas les mêmes effets sur tous les tempéraments , pour se féliciter de leur bonne constitution , capable de corriger l'insalubrité des fruits , ou de résister à leur action pernicieuse ; de la même manière que de deux personnes exposées à la contagion de la petite-vérole , l'une la prend , & l'autre ne la prend pas. Il me semble néanmoins que relativement au sujet qui nous occupe , on devroit faire plus de cas de la conduite sage de nos aïeux , & se conformer à leur jugement. Nos peres , au moins aussi instruits que nous , & peut-être plus sages & plus réservés , ont attribué beaucoup de maladies d'enfants à l'usage fréquent & immodéré des fruits de toute espèce , & souvent à moitié murs. Les réflexions suivantes serviront à confirmer leur sentiment.



Nous avons observé très-souvent, & plusieurs médecins ont rapporté nombre de faits qui prouvent qu'une quantité modérée de fruits mangés avec appétit peut causer la colique, qui ne peut avoir lieu sans que le corps soit dérangé. Or, tout ce qui est nuisible & qui peut occasionner de la douleur, peut également, selon les circonstances, faire naître différentes especes de maladies, telles que la fièvre, la diarrhée, la stupeur, des affections du cerveau.

La prétendue fièvre vermineuse présente différents aspects, selon qu'elle provient de l'habitude où l'on est de faire des excès en fruits, ou d'un seul excès fait en passant. Dans le premier cas, le malade s'affoiblit peu-à-peu; il languit, sa couleur devient pâle & livide, le ventre s'enfle, se durcit; l'appétit manque; la digestion ne se fait plus; les nuits se passent sans repos, ou le sommeil est très-interrompu par des sursauts fréquents, la fièvre se met bientôt de la partie; peu-à-peu le malade est pris d'un sommeil comateux,



& tombe enfin dans des convulsions, qui souvent se terminent par la mort. Le pouls, quoique vif, n'est jamais fort ni dur; &, à la vérité, il l'est très-rarement dans les maladies des enfants; cependant les carotides battent avec beaucoup de force & soulèvent la peau au point qu'on peut voir leur mouvement à une certaine distance. La chaleur est alors considérable, sur-tout dans le crâne, quoique dans d'autres temps où le cerveau est moins affecté, cette chaleur ne soit guere au dessus du degré naturel. Elle est quelquefois accompagnée d'une douleur aiguë à la région épigastrique, d'autres fois & le plus souvent cette douleur est légère, & se termine en léthargie. Il y a pourtant un certain degré de douleur qui est inséparable de cette fièvre, & la distingue des autres maladies comateuses.

Lorsque le malade a mangé en une seule fois une très-grande quantité de fruits, la maladie prend promptement, & ses progrès sont rapides. Quelquefois le malade passe en peu



d'heures d'une fanté parfaite en apparence, à un état stupide & comateux, ou, pour mieux dire, à l'agonie. Les symptômes de la fièvre quand elle est bien déclarée, sont presque les mêmes dans les deux cas, sinon que dans celui-ci, j'ai vu constamment un peu de matiere purulente rendue le premier jour par les vomissements & par les selles. Les dernieres sont dans l'un & l'autre cas, telles que je les ai décrites, c'est-à-dire, qu'elles contiennent une matiere caillée, qui ressemble au lait coagulé; ou bien une matiere flottante qui est de la couleur & de l'apparence de la conserve; ou enfin un grand nombre de petits fils & de pellicules.

Si dans ces circonstances on purge trop souvent, les douleurs & les plaintes recommencent après un soulagement de courte durée, avec la plus grande violence, la léthargie fait des progrès, & les convulsions lui succedent. Quand la maladie n'est pas si grave, les fréquentes purgations amènent des douleurs venteuses qui roulent dans les côtés & dans



la poitrine, avec des tiraillements & des châtouillements aux lèvres & au visage. Auffi-tôt que quelqu'un de ces fympômes survient, il faut absolument discontinuer l'usage des purgatifs. Je ne parle pas de la saignée : elle doit être proscrite dans toutes ces maladies.

Au commencement de cette fièvre, comme la matiere indigeste & la mucosité qui séjournent dans l'estomac & dans les intestins, entretiennent la violence des fympômes ; il faut employer les vomitifs & un catarthique qui produiront de bons effets. On donnera pour vomitif à un enfant de trois ou quatre ans quelques grains d'ipécacuanha, ou, ce qui vaut mieux, trois ou quatre cueillerées d'infusion de cette racine dans du vin, avec dix gouttes d'essence d'antimoine. Pour le purger, on peut lui faire avaler une poudre composée de jalap & de rhubarbe, de chaque quatre grains, de fenné en poudre & de sucre fin, de chaque six grains. Si ce purgatif opere bien la premiere fois, il n'est pas nécessaire de le ré-



péter , & si le malade est constipé , il faudra lui donner le second jour le lavement suivant.

*R. Infus. flor. chamæmel. Unc. V.*

*Aloes caballin. drachm. sem.*

*Fiat solutio pro enemate.*

Un point essentiel d'où dépend la guérison de cette maladie , c'est l'usage des topiques appliqués à la région de l'estomac & sur tout le ventre. La cause de cette fièvre a son siege dans le canal intestinal, & étend delà son action sur toutes les parties tant supérieures qu'inférieures. J'ai déjà expliqué ma façon de penser sur les topiques qui agissent avec une efficacité réelle & frappante , & dont les effets ne sont pas dus aux particules absorbées par les pores , & qui circulent avec les humeurs , mais à leur action immédiate sur les nerfs. Comme la cause de la maladie est d'une nature froide , les remèdes doivent être chauds & tirés de la classe des cordiaux, des fortifiants, &c. On doit même favoriser leur activité , au moyen d'une chaleur soutenue , l'ordonnance suivante dont



je me fers souvent a toujours produit des effets salutaires :

*R. Fol. absynth. & Rutæ ana. p. æqu. aquæ font. q. s. fiat decoctum saturatissimum quò calide foveatur regio ventriculi & abdomen quarta vel quinta quaque hora , per horæ quadrantem.*

*Magma ex herbis coctis post fœtus usum iisdem partibus perpetuo appositum teneatur & quoties refrixerit aliud calidum apponatur.*

Voici la formule dont j'ai fait usage à l'intérieur :

*R. Aqv. Cinam. spirit.  
ten. ana Unc. sem.*

*Olei amygd. dulc. Unc. i sem.*

*Syrup. balsam. Drach. iij*

*Misce & tempore usus fortiter concutiat in phiala : capiat pro ratione ætatis Drach. ij ad Drachm. vj tertia quaque hora.*

S'il survenoit des accidents nerveux pendant le traitement de la maladie, ou qu'il en subsistât après la guérison , il faudroit donner au ma-



lade une fois ou deux par jour quatre grains d'affa-fétida en pilules : ce remede dissipera en peu de temps ces symptômes, & il a cela d'avantageux que les enfants, au lieu d'en avoir de l'aversion, le prennent avec plaisir & en demandent lorsqu'on ne leur en offre pas ; il y en a même qui le préfèrent aux oranges ou à d'autres douceurs qu'on leur présente. Il a été remarqué plus haut que les diagnostics de la présence des vers sont très-incertains : cela dit, non-seulement qu'on en soupçonne quelquefois dans les cas où il n'y en a pas ; mais encore que, quelquefois il s'en trouve là où l'on ne s'y attendoit pas. Reste donc à savoir si dans le cas où il y a réellement des vers, la maladie doit être traitée selon la méthode décrite, & s'il n'y a pas de danger que ce traitement ne fasse faire des progrès au mal ? ou lui fasse du moins gagner du terrain pendant qu'on perd son temps.

Je réponds négativement à l'une & l'autre de ces questions : car, dans



la supposition même que le canal intestinal soit rempli de vers , cette méthode suivie avec quelques légers changements est absolument préférable à celles que l'on emploie communément : & soit que les vers se rencontrent avec un tempérament foible , ou que leur présence l'affoiblisse , les purgations répétées, sur-tout les purgatifs mercuriels ne peuvent avoir sur les enfants que de très-mauvais effets.

L'usage du *branca-ursina* est encore plus à blâmer. Ce végétal doit être rangé dans la classe des poisons plutôt que dans celui des remèdes. La barbotine ou poudre aux vers & tous les amers sont trop désagréables au goût & trop fatigants à l'estomac pour y rester long-temps. La poudre de Coralline est dégoûtante par la quantité qu'il faut en prendre ; & l'infusion de la racine d'œillet occasionne quelquefois des vertiges & des convulsions. Il est vrai que bien des personnes prétendent que ces convulsions sont excitées par les contorsions des vers dans les intestins ,



& que , pour obvier à ces inconvénients , il faut faire l'infusion plus forte : qu'alors elle tuera plus promptement ou engourdira du moins ces reptiles. Cependant d'autres & en particulier le docteur Linning font d'un sentiment contraire : ils imputent les mauvais effets de ce remède à ce que la dose en est trop forte. Comment dans cette diversité d'opinions décider si les accidents fâcheux arriveront on non ? Aussi voit-on très-souvent des parents qui ne consentent pas qu'on administre ce vermifuge à leurs enfants : & ceux-ci , de leur côté , ont une très-grande aversion de le prendre aussi-tôt qu'ils ont essayé le goût terrestre & nauséabonde qui lui est particulier. Les fomentations du ventre avec une forte décoction de rhue & d'absynthe répétées jour & nuit sont au contraire un remède très-aisé à administrer , qui n'expose à aucun danger , & qui , au lieu d'affoiblir les viscères du bas-ventre , tend manifestement à les fortifier. Cette dernière propriété contribue peut-être



plus que toute autre chose à la destruction des vers, dont la vigueur est accablée par celle des forces digestives du corps dans lequel ils sont logés. A la suite des fomentations, on doit faire usage des onctions du ventre avec un liniment composé d'une partie d'huile essentielle de rhue & de deux parties de décoction de ce végétal dans de l'huile douce.

Forestus dans ses observations ( L. 21. Obs. 33 ), fait mention d'une cure remarquable effectuée par un onguent dont le fiel de taureau étoit le principal ingrédient : lorsqu'on ne peut pas sur le champ se procurer la décoction ou l'huile essentielle de rhue, un onguent chargé de fiel de taureau ou de fiel de bœuf peut les remplacer.

Quant aux remèdes internes, le meilleur est l'assa-fétida avec une ou deux pilules d'aloës données à des intervalles convenables.

La diete qu'on prescrit aux enfants disposés aux vers devroit être chaude & nourrissante, leurs aliments devroient être tirés au moins



en partie du regne animal ; on ne ris-  
queroit même rien de les relever un  
peu au moyen des assaisonnements.  
Leur boisson ordinaire sera une biere  
bien houblonnée , & de temps en  
temps on leur donnera un peu de vin  
avec les trois quarts d'eau. Le beurre  
n'est pas , à beaucoup près , aussi con-  
traire qu'on le croit communément ,  
& il n'est pas nécessaire de les en  
priver entièrement. Le fromage de  
bonne qualité , mangé modérément ,  
leur convient également. Pendant la  
fièvre , on leur fera prendre de temps  
en temps un peu de bouillon , &  
quand l'appétit sera revenu , on leur  
donnera pour premiere nourriture  
des viandes , mais avec beaucoup  
de ménagement & par petites por-  
tions. A mesure que le malade se  
fortifie , on en augmentera la quan-  
tité en évitant avec le plus grand  
soin les indigestions qui , s'il en sur-  
venoit , seront guéries avec la pou-  
dre suivante :

*R. Rhubarb. pulv. Magnes. alb.*  
*ana gr. 8.*

*Spec. arom. gr. ij. M.*



On fera peut-être étonné de ce que je prescris une diete toute contraire à celle qu'on fait ordinairement observer aux enfants , & de ce que je ne me conforme pas à l'usage qui leur défend une nourriture succulente , de crainte de réplétion. Je ne disconviens pas que c'est une très-grande erreur que de trop nourrir les enfants , ou de ne leur permettre que du vin , des fauces , des ragoûts ? Mais l'erreur n'est pas moins grande lorsqu'on les tient trop long-temps à une diete sévère & pauvre qui affoiblit les organes de la digestion , & les rend sujets à toutes sortes de maladies , & particulièrement à celles qui affectent les viscères. A l'égard de la prétendue fièvre vermineuse , s'il est vrai que les fruits acides mangés en trop grande abondance en font la véritable cause , il est incontestables qu'une diete chaude & nourrissante , pourvu toutefois qu'on ne passe pas les bornes , sera très-efficace pour la combattre & pour rétablir en peu de temps les forces naturelles de l'es-



romac. De plus, si la maladie ne cede pas promptement aux méthodes qu'on vient d'exposer ( comme il y a beaucoup d'exemples connus, & plusieurs dont j'ai été témoin oculaire ) la maladie se termine par une inflammation & par une suppuration au nombril ; on doit, de toute nécessité, soutenir les forces du malade par un usage modéré de nourriture animale, qui seule peut seconder les efforts de la nature, & faire espérer une terminaison heureuse.

*F I N.*







